

ÉCHEC ET FOI

Conférences de Lavigny

J.-F. Noble, C.-G. Demaurex,
B. Bolay, J. Dubois,
J. et P. Ranc, P. Dubuis

**Dossier
Semailles
et Moisson**

n° 5

Dossier Semailles et Moisson n° 5

ÉCHEC ET FOI

Exposés présentés lors des
Rencontres de Lavigny,
15-16 janvier 1994

LES DOSSIER DE SEMAILLES & MOISSON

2 parutions par an

- No 1 (1993):** *Histoire en marche et prophétie biblique*
(Collectif, Conférences de Lavigny 1992: E. Nicole, J. Villard, J. Blandenier, B. Bolay, Ch.-L. Rochat)
- No 2 (1993):** *Les Assemblées Évangéliques de Suisse Romande sous la loupe* (Marc Luthi)
- No 3 (1994):** *L'accueil du pauvre selon les Écritures* (Marc Favez)
- No 4 (1994):** *Psychologie et Foi*
(Collectif, Conférences de Lavigny 1993: H. Blocher, M. Engeli, Mme H. Blocher, L. Gallay, U. Muenger)
- No 5 (1995):** *Échec et foi*
(Collectif, Conférences de Lavigny 1994: J.-F. Noble, C.-G. Demaurex, B. Bolay, J. Dubois, J. et P. Ranc, P. Dubuis)
- No 6 (1995, à paraître):**
Sens de la vie, sens de la mort
(Conférences de Lavigny 1995)

Prix: L'exemplaire: FS 10. —, FF 40. —, FB 200. —
Abonnement annuel: FS 15. —, FF 55. —, FB 300. —

Pour souscrire un abonnement aux Dossiers ou commander des exemplaires isolés: Semailles et Moisson
C.P. 73, CH-1247 Anières (Genève, Suisse)

Semailles & Moisson: Périodique des Assemblées Évangéliques de Suisse Romande (AESR) (10 numéros par année).

Abonnements: Semailles & Moisson, Administration c/o S.M.E.
C.P. 57, CH-1293 Bellevue (Genève, Suisse)

Éditions Je Sème (Commission des éditions des AESR):
Ch. de Grand Vigne, CH-1302 Vufflens-la-Ville.

Parmi les derniers titres parus, sont encore disponibles:

- **Des miracles aujourd'hui?** (D. Bridge)
- **Cep et Sarments** (G. Gaudibert)
- **Engagement social** — La responsabilités des chrétiens face aux problèmes sociaux d'aujourd'hui (collectif)
- **Devenir adulte par le Christ** (O. Sanders)

Échec et Foi, collectif (Conférences de Lavigny 1994)

Dossier S&M no 5, 1995

©Éditions Je Sème, Vufflens-la-Ville

Table des matières

- 5 Préface
- 9 Échec et réussite
 Une question de regard
 *Jean-François Noble, pasteur et thérapeute,
 aumônier au CHUV, Lausanne*
- 31 Échec et réussite
 Son impact sur la personne
 *Claude-Gérard Demaurex, psychiatre,
 Chef de clinique au Service universitaire de
 Psychiatrie de l'Enfant et de l'Adolescent, Lausanne*
- 51 La foi à l'épreuve de la réalité
 *Bernard Bolay
 Professeur à l'Institut Emmaüs, St-Légier*
- 73 Le combat spirituel
 *Jacques Dubois
 Professeur à l'Institut Emmaüs, St-Légier*
- 91 Un Dieu présent dans nos échecs
 (Témoignage)
 Jacqueline Ranc, mère de famille, St-Légier
- 99 À l'école de l'échec
 (Témoignage)
 *Paul Ranc, diacre de l'Église Évangélique
 Réformée, St-Légier*
- 109 «Cranter l'espérance»
 Hébreux 2
 *Paul Dubuis, pasteur
 Église Évangélique Libre de Neuchâtel*

Préface

La série d'exposés que vous propose ce Dossier vous mènera au cœur d'une question brûlante. Mais attention ! Il ne s'agit pas là d'un «débat» où de doctes orateurs dissertent et argumentent sur un problème de nature théorique. Certes, il faut réfléchir, discuter. Étudier, analyser le texte biblique, et le comportement humain. Mais on ne peut pas parler d'échec et de foi en se camouflant derrière des rayons de bibliothèque. On est impliqué. C'est un problème de vie. Pour les conférenciers comme pour leurs auditeurs et leurs lecteurs. Il est question de ce qui peut nous atteindre douloureusement, au cœur de notre personne et de notre identité de croyants.

Éloignés donc de l'intellectualisme gratuit, mais aussi des échappatoires d'un spiritualisme frelaté, les auteurs de ces textes ont abordé le thème, chacun dans son registre, avec rigueur et authenticité. Écoute et étude de textes des Écritures, portrait de personnages bibliques, ouvertures sur des données de la psychologie moderne, témoignages vécus parfois poignants : les angles d'attaque du sujet sont fort divers, mais convergent.

Certains exposés ont gardé plus que d'autres une forme parlée qui nous rappelle qu'«Échec et Foi», c'était d'abord une série de conférences, avec l'interaction que cela implique entre un orateur et son auditoire. Pour cette raison, il n'a pas été aisé à certains conférenciers de détacher leurs propos du contexte «vif» dans lequel ils ont été tenus, pour les mettre par écrit, «à plat». À certains moments, les responsables de la rédaction des «Dossiers» ont même craint... l'échec de leur entreprise. S'ils se sont obstinés, c'est qu'ils avaient... la foi. Foi que ces pages seraient utiles à beaucoup, importantes pour tous. Bien-faisantes.

Bienfaisantes ? Voilà qui évoque la pommade qu'on met sur une plaie pour en calmer la brûlure ! Cependant,

amis lecteurs, si vous êtes à la recherche de pommade pour apaiser la douleur cuisante de vos échecs, vous serez déçus. Ces pages ne vont pas vous transporter sur les sommets exaltants où s'évaporent nos questions, nos inquiétudes. Bienfaisantes pourtant. Parce que propres à aider à plonger plus profondément vos racines dans ce sol ferme et nourricier de la grâce authentique qui nous est donnée en Jésus-Christ, crucifié pour nous et nous avec lui, ressuscité pour nous et nous avec lui. Et vivant en nous, par l'Esprit Saint.

* * *

Nous tenons ici à remercier, et à féliciter, l'équipe organisatrice des Rencontres de Lavigny, qui a conçu le programme et recruté les orateurs. C'est déjà le troisième Dossier (cf les nos 1 et 4) qui, en rassemblant des exposés donnés à Lavigny, bénéficie de ce remarquable travail préparatoire. En laissant une trace écrite, la rédaction de Semailles et Moisson espère prolonger l'impact de ces rencontres, et aussi encourager le plus grand nombre à répondre à l'invitation des organisateurs qui, année après année, peu après la mi-janvier, mettent sur pied dans la belle salle évangélique de ce petit village de la Côte vaudoise, cette manifestation dont la réputation n'est plus à faire¹. Signalons déjà que le Dossier no 6 sera un reflet des Rencontres de Lavigny 1995: *Sens de la vie, sens de la mort*.

Anières, le 5 mai 1995
La Rédaction de Semailles et Moisson

¹ Chaque année, les exposés sont enregistrés sur cassettes audio que l'on peut obtenir en s'adressant à:
M. Claude Christen, route Bruyères, CH-1164 Buchillon, Suisse.

ÉCHEC ET RÉUSSITE

Une question
de regard...

J.-F. Noble
Pasteur et thérapeute
Aumônier-formateur au CHUV,
Lausanne

Ce n'est pas un sujet très facile parce qu'il va mettre en route énormément de choses, il va mettre en route des choses affectives, des images que l'on a les uns des autres. Il va mettre en route aussi tout un discours qui vient de l'éducation que nous avons reçue : vous savez qu'on ne doit pas être orgueilleux ! D'où la question : parler de réussite est-ce de l'orgueil ou pas ?

Le sujet est aussi compliqué parce qu'il baigne et parfois se noie dans la subjectivité.

Prenons par exemple la vie du patriarche Jacob. On peut dire que Jacob a réussi à obtenir son plat de lentilles. C'est une réussite dont on peut discuter les moyens. Deuxième constatation, il a été prisonnier de sa réussite : ayant réussi, il a dû partir. Pendant 20 ans, il a travaillé dur chez son oncle, il a dû épouser une femme alors qu'il voulait sa sœur. Et puis il est rentré, et il éprouvait exactement la même peur — 20 ans après, toujours la même peur de son frère Esaü ! Le chapitre de Genèse 32 décrit comment il fait passer avant lui ses troupeaux, ses serviteurs, ses femmes et ses enfants, lui restant seul. Il passe encore une nuit, et c'est alors qu'il connaît ce fameux combat dont il sortira boiteux. Donc 20 ans après, malgré une réussite économique impressionnante, Jacob n'a pas changé. Et vu sous cet angle, il n'a pas réussi, puisqu'il a toujours la même peur de son frère Esaü.

Pourtant on peut se dire que sur un autre plan, ce long chemin de 20 ans a peut-être été une vraie réussite : pour lui qui était dans les jupons de sa mère, partir 20 ans, c'était une véritable réussite : il a dû, il a pu quitter sa maman et arrêter d'être influencé par elle.

La vie de Jacob : une réussite ou un échec ? Vous avouerez que suivant les points de vue où l'on se place, la réponse devient tout à fait discutable.

Je voudrais poser comme première affirmation, ou comme première thèse, que la notion d'échec et de réussite est purement une question de regard. Fondamentalement, c'est une question de regard posé sur un vécu. Quand je dis «un regard posé sur...», je veux dire que je me fabrique des images, que je me fais des représentations. En gros il y a deux grandes catégories d'images :

- les images de ce que j'attends, du but que je veux atteindre.
- l'image que je me fais de ce qui se passe, ce qu'on appellera la construction de la réalité.

La deuxième thèse, empruntée à Watzlawick, distingue entre deux niveaux de réalités :

- il y a la réalité de premier ordre qui est au niveau des faits.
- il y a la réalité de deuxième ordre qui est le sens que je donne aux faits.

C'est le fameux exemple du verre d'eau : dans un verre d'une capacité de 5 dl, vous mettez 2,5 dl d'eau. 2,5 dl d'eau, c'est la réalité de premier ordre. Suivant comment vous regardez ce fait, vous allez vous dire : c'est un verre à moitié plein, ou c'est un verre à moitié vide. Le fait de dire que c'est un verre à moitié plein ou à moitié vide, c'est la réalité de deuxième ordre.

Mettons ensemble les deux thèses à l'aide de l'exemple suivant :

Vous allez dans un restaurant après avoir fait une marche et vous demandez un verre d'eau. On vous amène un verre d'eau avec 2,5 dl alors qu'il pourrait en contenir 5. Suivant votre tournure d'esprit, vous pouvez dire : « mais pourquoi ne l'avez-vous pas rempli ? Je vous ai demandé un verre d'eau, je ne vous ai pas demandé un demi-verre. »

La construction de votre attente était d'avoir un verre plein.

Si par contre vous êtes dans un chalet d'alpage, vous ne savez pas si la source va être gelée, vous vous dites « ah chic ! déjà un demi-verre » — parce qu'intérieurement, vous vous attendiez à ne pas en avoir du tout.

Ma lecture de la réalité de premier ordre (2,5 dl dans un verre) va dépendre de mon attente, et suivant ce que j'ai comme attente, je vais modifier, parfois sans m'en rendre compte, la réalité de deuxième ordre.

Parler de réussite et d'échec est complexe, parce que cela fait intervenir ce qui se passe au niveau des faits, mais aussi comment je lis ce qui se passe, et ce à quoi je m'attendais.

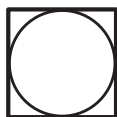
Quelques définitions

À partir de ces deux affirmations, je vais pouvoir donner une définition de la réussite et une définition de l'échec.

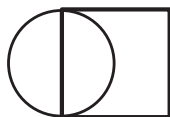
Il y a réussite quand l'attente correspond à ma lecture de la réalité.

S'il n'y a pas convergence, s'il y a un décalage plus ou moins grand, je vais tendre à penser qu'il y a échec. L'échec est donc le décalage entre mon attente et ma lecture de ce qui se passe.

La réussite c'est la convergence de ces deux choses.



Attente et
réalité
convergent



Attente et réalité
ne convergent
que partiellement



Attente et réalité
divergent

←----->
SENTIMENT DE RÉUSSITE SENTIMENT D'ÉCHEC

Si vous êtes d'accord avec ce que je viens de dire, il y a en gros trois possibilités d'agir sur ce décalage.

- Ou bien je travaille au niveau de la réalité, en tentant de la changer (réalité de premier ordre).
- Ou bien je travaille sur le sens que je donne à cette réalité (réalité de deuxième ordre).
- Ou bien je travaille sur mon attente en la modifiant en direction d'un plus grand réalisme.

Changer la réalité et le sens que je lui donne

À partir de ces deux catégories — réalité de premier ordre, réalité de deuxième ordre —, je peux changer ce qui se passe soit en agissant vraiment sur la réalité soit en changeant le sens que je lui donne. Prenons cette deuxième possibilité : changer le sens. C'est ce que nous sommes amenés à faire très fréquemment comme chrétiens, quand par exemple nous demandons quelque chose dans la prière et que l'exaucement ne vient pas. À ce moment là, on dira volontiers : « Dieu a quelque chose d'autre en réserve pour moi » ou bien on va citer la parole de Romains 8 : 28 : « tout concourt au bien de ceux qui aiment Dieu ». Donc en fait la réalité ne change pas, mais le sens que je lui donne change pour moi, ce qui fait que je me réconcilie avec elle et qu'elle correspond quand même à mon attente.

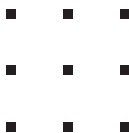
L'autre façon c'est bien sûr de faire que la réalité de premier ordre change ; là, ce n'est pas si facile, d'abord parce que la réalité a un certain poids, une certaine pesanteur qui résiste au changement. Ensuite les moyens choisis pour changer cette réalité sont souvent de nature à ne pas résoudre le problème. Voici un exemple : un homme cherche ses clés sous un réverbère, au petit matin — il fait encore nuit. Passe un agent de police qui s'arrête pour lui dire :

« mais qu'est-ce que vous faites ? » « eh bien, je cherche mes clés ». Alors l'agent de police se met à chercher avec lui. Au bout d'un moment, il lui dit : « mais enfin, êtes-vous bien sûr d'avoir perdu vos clés ? » Et l'autre, un peu éméché, de lui répondre : « mais oui, j'ai perdu mes clés. En fait, je les ai perdues un peu plus loin, seulement là-bas, ça ne sert à rien de chercher, il n'y a pas de lumière ».

On peut vouloir changer les choses et agir sur le concret tout en utilisant une méthode qui ne va rien changer du tout.

Je vous donne cet exemple pour vous dire, selon l'adage bien connu : à problème bien posé, solution facilement trouvée. On fabrique son propre échec, son propre malheur, en continuant à poser le problème dans les termes où on a l'habitude de le poser. Et en posant mal le problème, on ne trouve pas la solution. Mais on n'a pas l'idée de changer la façon de poser le problème, on fait que ce que Watzlawick appelle « toujours plus du même ». Cet homme peut continuer à chercher ses clés, toujours plus, toujours plus, toujours plus. Il ne les trouvera pas avant la fin de la nuit.

Alors comme chrétien, on dira par exemple « il faut qu'on prie plus » quand l'exaucement ne vient pas. Il y a ainsi une façon de rester toujours dans la même perspective pour ne pas changer. Une illustration très pratique : c'est la fameuse situation où vous devez relier 9 points avec 4 droites.



La consigne est la suivante : reliez les 9 points avec 4 droites sans relever le crayon. Alors les gens essaient, ils tournent en rond, et ils n'y arrivent pas. Pourquoi n'y

arrive-t-on pas ? Parce qu'en voyant ces points ainsi disposés, on voit un carré. Donc on présuppose, on construit la réalité de ces points comme si la consigne disait « reliez ces 9 points avec 4 droites en formant un carré ». Or, il suffit de sortir de l'idée qu'il s'agit d'un carré pour trouver la solution.

C'est ce que nous faisons constamment quand nous voulons changer la réalité : nous ne trouvons pas les solutions parce que nous posons le problème en l'enfermant dans une certaine construction de la réalité et nous tournons en rond, « toujours plus du même ». On est toujours en train de chercher à l'intérieur du carré comment rejoindre ces 9 points avec 4 droites, c'est pourquoi on ne trouve pas de solution.

Je profite de faire une petite page publicitaire qui sonnera peut-être un peu comme une auto-justification mais j'en prend le risque. C'est la raison pour laquelle comme croyant, comme chrétien, c'est fondamental pour moi d'aller travailler avec les sciences humaines. C'est très important pour moi de me confronter à des gens qui ont un autre discours sur l'homme, sur le monde, sur la réalité, pour prendre conscience de là où je tourne en circuit fermé, comment je suis enfermé dans ma vision. Vous savez, quand on fait une étude biblique, on a tendance à retrouver dans les textes ce que l'on connaissait déjà. Et on ne découvre rien du tout. On fait ce qu'on appelle une lecture dogmatique des textes, on retrouve ce que l'on savait déjà et l'on est conforté, bien assis sur sa chaise. Alors que le texte doit être là pour nous mettre en route, nous bousculer, nous faire sortir.

Voici une illustration biblique : **Luc 24**, les disciples d'Emmaüs. Les disciples d'Emmaüs savent ce qui s'est passé à Jérusalem. Jésus, lui, est comme l'étranger qui n'est pas au courant des événements. C'est intéressant

parce qu'en grec le terme étranger c'est « *para oikia* » — *oikia* c'est la maison, et *para* c'est à côté, le long de. Jésus, l'étranger, ne sait pas, il n'est pas dans la maison du savoir dont disposent les disciples. Mais lui qui est à l'extérieur, va leur ouvrir les Écritures. Ils sont enfermés dans leur vision de ce qui s'est passé à Jérusalem et ils ne comprennent rien et ne reconnaissent même pas Jésus à côté d'eux. Et je me demande si cela ne nous arrive pas aussi à nous, quand nous lisons la Bible. Nous la lisons en circuit fermé. C'est l'intérêt de prendre conscience de la construction qu'on se fait de la réalité. D'avoir pu découvrir des choses dans les sciences humaines m'a ouvert l'esprit par rapport à des lieux où je pouvais être enfermé. Fin de la page publicitaire !

Changer mon attente

La troisième option, c'est de changer ce à quoi je m'attends. Ce n'est certes pas simple de changer la réalité, mais vous allez voir que c'est encore plus compliqué de changer ce à quoi on s'attend. Pour cela, il s'agit de comprendre comment cette attente se construit dans un être humain. Pourquoi a-t-on telle ou telle attente ? pourquoi se construit-on un but avec telle ou telle représentation ?

Nous allons continuer à progresser dans la complexité, parce qu'il y a plusieurs phénomènes qui entrent en ligne de compte.

Il y a tout d'abord la satisfaction de nos besoins. Je vais avoir un sentiment de réussite dans la mesure où je peux répondre aux besoins qui sont les miens. Et dans la mesure où je ne peux pas répondre aux besoins que j'ai, je vais vivre la frustration et aller plutôt en direction du sentiment d'échec. On pourrait nuancer cette affirmation, mais je

simplifie volontairement. Il y a énormément de modèles différents qui vont décrire les besoins de l'homme. On peut voir trois grandes catégories de besoins : les besoins physiologiques, physiques ; les besoins relationnels et sociaux, et puis les besoins spirituels.

Voici ce que disent à ce propos les représentants de quelques courants de pensée :

L'éthologie, qui a observé le comportement des animaux puis le comportement humain, insiste sur les besoins d'attachement, les besoins de liens, d'échanges. C'est ce courant qui a développé toute une réflexion sur les processus de deuil. (Notamment *Bowlby* et *Cyrulnik*).

— Un autre modèle, c'est celui d'*Eric Berne* qui parle de trois soifs fondamentales : nous avons besoin de stimulations, nous avons besoin de structurer notre temps, de l'organiser d'une certaine façon, et nous avons besoin d'avoir une identité (ce qu'il appelle les positions de vie).

— Un autre modèle, et celui-là je vais prendre le temps de le développer un peu plus, c'est ce qu'on appelle volontiers la pyramide de *Maslow*.

Pour Maslow, il y a un premier niveau, constitué justement par ces besoins physiologiques parmi lesquels il classe des choses évidentes comme : manger, boire, dormir, respirer, faire de l'exercice, se reposer, avoir des relations sexuelles, se loger, se vêtir. Cette pyramide de Maslow rappelle un peu les trois «S» de l'Armée du Salut : Soupe-Savon-Salut — les besoins de base. C'est un peu plus développé, mais c'est la même idée.

Le deuxième niveau, ce sont les besoins de sécurité. Il entend par là : se sentir raisonnablement à l'abri de menaces, de danger présents ou futurs, vivre sans peur dans un environnement protecteur, de façon ordonnée, stable, prévisible, avec une certaine structure. Et dans ce même besoin de sécurité, il range le besoin d'avoir une philoso-

phie, une religion, une foi permettant de donner un sens aux choses et aux événements.

Le troisième niveau va être le besoin d'appartenance et d'amour. Le besoin, c'est de pouvoir donner et recevoir affection, amitié, amour. Avoir suffisamment de contacts enrichissants, proches et même intimes avec des amis, un conjoint, des parents, des enfants. C'est aussi faire partie de groupes, de sociétés, de clubs, d'une communauté. C'est le fait de ne pas éprouver la solitude, l'exclusion, le rejet.

Le quatrième niveau va être important pour notre réflexion sur le thème de l'échec et de la réussite, c'est le besoin d'estime, qui se subdivise en deux parties, l'estime que j'ai à mes propres yeux et l'estime que j'ai au regard des autres. C'est un point important : l'estime de soi à ses propres yeux, le besoin de s'aimer soi-même, d'être fier de ce qu'on est et de ce qu'on fait. Le besoin de ressentir une certaine force, une certaine compétence, avoir un sentiment d'indépendance par rapport aux autres, de se sentir capable de faire face au monde et à la vie — en d'autres termes, capable de réussir ce qu'on entreprend. L'estime vis-à-vis des autres, c'est le besoin d'être respecté, d'être admiré. Le besoin d'avoir un certain prestige ; on pourrait en parler en terme de réputation, de statut social, du désir d'être félicité, apprécié et reconnu.

Et puis finalement le dernier niveau, qu'il appelle les besoins d'actualisation ou de réalisation de soi : la capacité d'« accoucher de quelque chose », c'est-à-dire d'avoir une vie donnant naissance à quelque chose qui a du sens. Dans notre langage à nous, chrétiens, c'est toute la dimension de la vocation. Avoir une vocation, avoir répondu à la vocation que Dieu m'adresse ; c'est ce qui va donner du sens à mon existence.

Il s'agit donc du niveau de réalisation de soi. Dans une perspective humaniste, il peut être très égoïste, voire orgueilleux. Dans l'optique chrétienne, il a du sens parce qu'il s'inscrit dans une relation avec Dieu : je réponds à la vocation que Dieu m'adresse.

Vouloir modifier son attente, c'est prendre en compte tous ces niveaux de besoin. Pour Maslow, tant que les besoins de base (c'est pour cette raison qu'on a parlé d'une pyramide) ne sont pas satisfaits, on ne va pas avoir l'énergie de s'occuper des besoins qui se situent au-dessus. Peut-être est-ce une des raisons pour lesquelles il y a tellement de suicides en Suisse. Jusqu'à présent (mais peut-être que les temps changent), on n'avait pas vraiment besoin de faire beaucoup d'efforts pour avoir la nourriture et ce qui est nécessaire à la vie matérielle. Mais du même coup, il restait beaucoup d'énergie pour se poser des questions de sens. Et là, il y avait un vide spirituel : on a tout, on devrait être heureux et pourtant on ne l'est pas ! il y a pas de sens à la vie.

Il ne faut pas faire une doctrine rigide de ce modèle de Maslow, mais il éclaire le fait qu'ayant différents types de besoins, on va parler de réussite et d'échec tantôt à partir d'un de ces niveaux, tantôt à partir d'un autre. Et au fond, le vrai sentiment de réussite va intégrer tous ces niveaux, les ajouter les uns aux autres en les articulant sans les confondre.

Dans cette construction de nos attentes, il y a bien sûr un autre aspect, qui est *la part de l'éducation*. Quand je dis éducation, j'entends ce terme de manière très large, pas seulement l'éducation des parents, mais l'ensemble des influences que l'entourage exerce sur nous.

Toute une série de valeurs sont transmises soit par le discours : on m'a enseigné des choses, soit par l'exemple : on m'a montré des choses. Ces valeurs qui m'ont été

transmises, sont, pour un certain nombre d'entre elles, conscientes. Pour d'autres par contre, elles ont été assimilées sans que j'en aie conscience, mais elles agissent sur moi. Elles agissent sur ma manière de construire mon but, mon attente. Il y a tout ce qu'on a dit être bien ou pas bien, par exemple : le respect, ou la solidarité, ou encore l'esprit d'entreprise... la liste peut beaucoup s'allonger.

Il y a aussi la dimension de l'expérience que j'ai faite dans cette éducation : qu'est-ce qui me permettait d'obtenir de l'affection, de susciter de l'intérêt, de trouver une place au sein de la famille, de la classe à l'école, du village ou du quartier, et ainsi de suite ?

Cette expérience de ce qui a marché et de ce qui n'a pas marché pour répondre à mes besoins est fondamentale dans la construction de mes attentes.

Voici une petite histoire pour vous détendre qu'on appelle l'histoire des cravates. Avec cet exemple-là, vous aurez parfaitement compris l'enjeu de ce que je viens de dire.

C'est une mère qui offre deux cravates à son fils, une rouge et une bleue. Le lendemain, le fils met la cravate bleue et sa mère lui dit en le voyant arriver pour le petit déjeuner : « ah, bonjour, tu n'aimes pas la rouge ? »

La journée se passe, et le lendemain, le fils met la rouge. Sa mère lui dit : « ah, tu n'aimes déjà plus la bleue ? »

Le troisième jour, toujours au moment du petit déjeuner, le fils vient avec les deux cravates. Sa mère lui dit : « c'est comme ça que tu te moques de moi ? »

Enfin le quatrième jour, le fils vient sans cravate parce qu'il ne sait plus quoi faire. Sa mère lui dit alors : « c'est tout ce que tu fais de mes cadeaux ? »

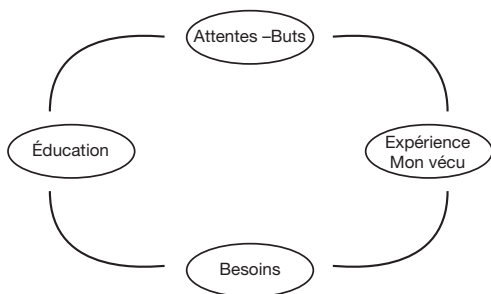
En fonction de ce qui s'est passé, j'ai cherché à faire plaisir, à répondre à l'attente, dans le but d'obtenir ce dont j'avais besoin. Mais quand on reçoit ce qu'on appelle des

doubles messages, il n'y a pas de solution, sinon celle de se pendre avec ses cravates ! En fonction de ce que j'ai expérimenté, je modifie ma façon d'obtenir pour avoir une réponse à mes besoins. Ceci va influencer ce que je crois pouvoir attendre. Si je ne parviens pas à obtenir ce dont j'ai besoin, je vais changer ma perception des besoins, je vais ne plus sentir que j'ai besoin de telle ou telle chose, je vais couper même les sensations de ces besoins.

Si par exemple je suis convaincu que je dois être le premier de classe pour continuer à être aimé par maman, je vais trimbaler cette croyance psychologique tout au long de ma vie, je ne serai jamais satisfait des buts que j'atteins : ce n'est pas que je ne réussis pas, mais je ne fais jamais assez bien parce que je pourrais faire plus. Si, lorsque je ramenaïis mon bulletin scolaire avec un 8 sur 10, on me disait : « ouais, t'aurais pu faire 10 », cela risque de me marquer, même si cela date d'il y a très longtemps. Je vais passer ma vie à essayer de faire 10, et même plus que 10, 12 — même si cette note n'existe pas. Ainsi je me tue d'une certaine façon, et je demeure constamment dans un sentiment d'échec. À ce moment-là, c'est mon attente que j'ai besoin de changer. Une attente tellement exigeante, tellement exorbitante qu'elle n'est jamais atteignable. Vous voyez l'enjeu ?

Mais en même temps, c'est difficile de se dire « je ne vais plus essayer de faire 12 », si j'ai peur de perdre l'amour de papa ou de maman. Ce n'est pas facile de renoncer à une attente, à un but quand cela pourrait devenir synonyme de perdre l'amour de quelqu'un. Mais toutes ces attentes ne sont pas forcément conscientes. Pour cette raison (comme nous l'avons dit), c'est parfois encore plus difficile de changer l'attente que de changer la réalité.

J'ai mis des flèches entre tous ces cercles parce qu'il y a une espèce d'interaction entre tous ces éléments qui se modifient constamment les uns les autres.



Quelques textes bibliques

Psaume 16 : Un des moteurs du sentiment chronique d'échec est la maladie de comparaison. C'est un moyen éducatif qui est beaucoup utilisé : « regarde ta sœur comme elle fait bien ; regarde ton frère comme il arrive bien à attacher ses chaussures ; comme il a fini son assiette ; etc. ». Depuis tout petit, on nous montre ce que l'autre fait pour nous dire : « quand est-ce que tu vas faire mieux ? » Et on nous apprend à avoir des attentes par comparaison aux autres, au lieu d'être en contact avec nos vraies attentes. Dans le Psaume 16, je veux souligner les versets 5 et 6 : *« C'est toi mon héritage et ma part à la coupe, mon destin est dans ta main. Le sort qui m'échoit est délicieux, le lot que j'ai reçu est le plus beau. »*

Dans mon histoire personnelle, ces paroles ont été guérissantes par rapport à une situation dans laquelle je me suis longtemps laissé enfermer, et qui était la comparaison faite par mon père entre mon frère et moi : j'ai un grand

frère qui a 10 ans de plus que moi. Quelle libération de prendre conscience tout d'un coup que ma part pouvait être bonne, non parce qu'elle était comme celle de mon frère ou même mieux qu'elle, mais parce que *c'était la mienne*. Je pense que la vraie guérison de la maladie de comparaison c'est la vocation: «Seigneur, qu'est-ce que tu as *pour moi*?»

Hans Bürki avec qui j'ai découvert ce Psaume dit: «c'est le plaisir d'être choisi. Choisir d'être choisi par Dieu». Et au fond il y a là toute une réconciliation avec soi-même que de pouvoir choisir ce que Dieu choisit pour moi. Cela ne veut pas dire qu'il décide tout à ma place mais que dans le dialogue avec lui, je regarde ce qui m'est propre et j'arrête de comparer. C'est ce que Jacob n'a pas su faire avec Esaü.

Dans le livre des Psaumes toujours, un texte va faire écho très fortement à la question des besoins, c'est le **Psaume 131**. Là, on trouve exprimée sous la forme de la sagesse ce que la psychologie a découvert: «*Seigneur mon cœur est sans prétention, mes yeux n'ont pas visé trop haut. Je n'ai pas poursuivi ces grandeurs, ces merveilles qui me dépassent. Au contraire, mes désirs se sont calmés, comme un enfant sur sa mère, mes désirs sont pareils à cet enfant. Israël met ton espoir dans le Seigneur, dès maintenant et pour toujours.*»

Le verset 2 a plusieurs traductions possibles. Chouraqui par exemple traduit: «*je l'ai fait égal et silencieux mon être*» pour: «au contraire mes désirs se sont calmés, se sont tus». Pour le verset: «comme un enfant sur sa mère, mes désirs sont pareils à cet enfant» il traduit: «*comme un nourrisson sur sa mère, comme un nourrisson sur moi mon être.*»

Il y a donc le niveau de désirs et de besoins, qui sont une partie de moi-même que je prends comme je le ferais

pour un enfant dont je m'occupe. J'ai donc besoin de répondre à mes besoins, je ne peux pas vivre comme si je n'avais pas de besoins. Mais un peu plus loin, il y a une autre expression très intéressante, que certaines traductions rendent par : « *comme un enfant sevré* ». Qu'est-ce que le sevrage ? Le sevrage, est-ce répondre aux besoins du bébé, ou ne pas y répondre ? Là encore, c'est une question de regard : est-ce que je sevre un bébé quand il a été repu ou parce que c'est l'âge, ou encore en fonction de circonstances extérieures ? En fait en hébreu, l'enfant sevré c'est l'enfant repu. Le terme enfant sevré vient de la racine « gamoul ». « Gamal » signifie « récompensé, rétribué ». Dans la mesure où il a été répondu à mes besoins de manière suffisante (jamais totale bien sûr), j'ai un regard qui ne vise pas trop haut.

Un mécanisme fondamental est démontré dans ce Psaume : si j'ai eu de trop grands manques, j'ai des attentes démesurées. Et ce type d'attentes me permettent de vérifier que je n'aurais jamais tout ce que je veux — et je reste alors dans le manque. C'est un cercle vicieux ! Le manque produit le fantasme d'attentes démesurées, par conséquent je ne suis jamais satisfait de ce que j'ai. Au fond il faut agir des deux côtés. Il faut travailler sur l'image de nos attentes : avoir des attentes réalistes et accepter un certain niveau de frustration, mais il faut aussi répondre à notre besoin ; il ne faut pas seulement sevrer, au sens de ne pas donner. Il s'agit de tenir les deux choses en équilibre. En définitive, l'apaisement du besoin est dans ce va-et-vient entre les deux.

Un autre texte très intéressant, dans le Nouveau Testament celui-là, met en scène les fils de Zébédée. Je vais faire ce qu'on appelle une comparaison synoptique, c'est-à-dire que je vais prendre le texte dans Marc, puis le même passage dans Matthieu.

Marc 10 : 35 nous dit ceci : *« Jacques et Jean les fils de Zébédée s'approchèrent de Jésus et lui dirent : Maître, nous voudrions que tu fasses pour nous ce que nous allons te demander (il y a une attente). Il leur dit : que voulez-vous que je fasse pour vous ? et ils répondent : accorde-nous de siéger dans ta gloire, l'un à ta droite, l'autre à ta gauche. »*

Ce qu'il y a d'intéressant dans Marc, c'est que ce sont Jacques et Jean qui expriment eux-mêmes cette demande.

Mais le même texte dans **Matthieu 20 : 20** a vu la scène tout autrement : *« Alors la mère des fils de Zébédée s'approcha de Jésus avec ses fils (je les imagine un petit peu derrière), elle se prosterna pour lui faire une demande. Il lui dit : que veux-tu ? Ordonne, lui dit-elle, que dans ton Royaume mes deux fils siègent l'un à ta gauche, l'autre à ta droite. »*

Je trouve cette différence prodigieuse : passerait-on notre vie à faire ce que notre mère ou notre père auraient voulu pour nous ? Je vous disais que dans la construction de nos attentes, une part est consciente et une part ne l'est pas. Finalement, qu'est-ce qui s'est passé, historiquement, pour les fils de Zébédée ? Est-ce que ce sont les fils qui parlaient, ou est-ce la mère ? Je ne sais pas et on ne parviendra pas à trancher cette question. Mais il est très intéressant de remarquer que les témoins de la scène ne savent plus très bien qui a parlé. Cela exprime l'amalgame entre la mère et les fils. N'est-ce pas aussi notre réalité ?

Pour vous en convaincre, regardez les fameuses crises du milieu de la vie : on se retrouve à quarante ans, on a fait une formation, on a monté une boîte, on a repris un domaine... puis on se dit : « mais moi, ce n'est pas cela que j'aurais voulu faire, et maintenant il me reste 20 ans pour faire vraiment ce que je veux. Et parfois je me sens complètement coincé et j'arrive à la fin de la vie en me

disant : j'ai tout réussi mais je n'ai pas fait ce que j'aurais voulu, je n'ai pas fait ce pour quoi je suis né. Sentiment d'échec ? sentiment de réussite ?

Dans ce contexte là, il est nécessaire de lire le texte bien connu de **Luc 14:25**. C'est ce fameux texte qui parle de haïr son père, sa mère. Il ne s'agit bien sûr pas de les haïr au sens de vouloir leur nuire et de se dresser contre eux. Il s'agit d'autre chose : *« De grandes foules faisaient route avec Jésus. Il se retourna et leur dit : si quelqu'un vient à moi sans me préférer à (là où la TOB dit « me préférer » ; d'autres traductions disent « haïr ») son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères, ses sœurs, même jusqu'à sa propre vie il ne peut être mon disciple. Celui qui ne porte pas sa croix et ne marche pas à ma suite ne peut pas être mon disciple. »*

Pour ma part je comprends ce texte de la façon suivante : Il n'est pas question à proprement parler d'une haine à l'égard de ses parents, mais il s'agit de se séparer d'eux. Il faut éprouver cette émotion qui nous permettra cette séparation d'avec eux, sur le plan affectif. C'est-à-dire de ne plus être dans cette dépendance affective. Si par exemple je suis fumeur et que je dois arrêter de fumer, je ne vais pas parvenir à arrêter à moins de me mettre à la haïr, cette sale cigarette. Tant que c'est mon amie bien-aimée, je ne pourrai pas arrêter, je ne vais pas m'en séparer. La capacité de se séparer réside dans cette forme de haine. C'est une énergie qui n'est pas forcément négative. Je ne parle pas de la vengeance, ni d'aller faire du tort à autrui, mais de sentir ce besoin de dire : « maintenant c'est non, ça suffit ». Donc il y a besoin de se séparer des attentes de son père sur soi, des attentes de sa mère sur soi, des attentes de sa femme, de ses enfants et des images qu'on s'est faites soi-même de sa propre réussite, pour pouvoir être le disciple de Jésus. Dietrich Bonhoeffer, dans « *Le*

Prix de la Grâce » fait à ce propos un superbe commentaire : « Jésus ne veut personne entre lui et son disciple, même pas le désir ou les attentes du disciple par rapport à sa vie ».

Je peux être esclave de mes propres attentes, de mes propres désirs, de ce que je crois être le bonheur pour moi. Toutes ces attentes ont besoin de passer par la croix, c'est-à-dire d'être revisitées, remises en question pour ne plus être liées à des attentes inconscientes, par lesquelles je suis enchaîné, privé de liberté.

En conclusion, nous prendrons **Matthieu 6 : 22**, un texte qui nous fait retrouver notre point de départ : la notion d'échec et de réussite est purement une question de regard.

Jésus déclare ceci : *« La lampe du corps c'est l'œil : si donc ton œil est sain, ton corps tout entier sera dans la lumière. Mais si ton œil est malade, ton corps tout entier sera dans les ténèbres. Si donc la lumière qui est en toi est ténèbres, quelle ténèbres ! »*

Pour comprendre ce texte, il faut savoir que du temps de Jésus, les gens pensaient que l'œil était comme une fenêtre : par l'œil, la lumière entre dans la personne. C'est comme vos lunettes : quand elles sont sales, vous n'y voyez plus rien. Donc, si ton œil est sain, c'est-à-dire si les vitres sont propres, la lumière peut entrer en toi et tu vois clair à l'intérieur de toi. Mais si ton œil est malade, à ce moment-là la lumière ne peut plus entrer. Si donc ce qui devait être l'entrée de la lumière en toi est bouchée, ténébreuse, quelles ténèbres à l'intérieur !

Ce qui est intéressant, c'est que là où nos traductions disent : « si ton œil est sain », le grec dit plus précisément : *« si ton œil est simple »*. Non pas double, mais simple : S'il n'y a pas deux choses, s'il n'y a pas division dans ton regard, s'il n'y a pas une partie de toi qui veut quelque chose et une autre qui veut autre chose. Voyezle récit de

Marthe et Marie, par exemple : Marthe avait envie d'être aux pieds de Jésus et en même temps, elle voulait lui faire un bon repas. Elle avait un œil double sur l'heure qu'elle avait devant elle, elle ne pouvait pas faire les deux choses, il fallait qu'elle choisisse, c'était ou l'une ou l'autre. Il fallait qu'elle se réconcilie avec la réalité du temps et cesse d'être déchirée par ses attentes inconciliables. Si donc ton œil est simple, comme celui de Marie qui ne voulait qu'une chose, tout ton corps sera dans la lumière. C'est la bonne part qui ne peut être ôtée.

Un dernier texte : **Philippiens 4 : 11**. Il n'y est question ni d'ascèse (c'est-à-dire ne pas répondre à nos besoins) ni d'un autre côté d'un esclavage face à nos besoins. Mais d'une souplesse, d'une flexibilité entre les deux. Paul le décrit très bien ; il est en train de parler d'une question d'argent avec la communauté de Philippes qui le soutenait, et il leur dit : *« Ce n'est pas le besoin qui me fait parler. J'ai appris en toute situation à me suffire (selon la TOB ; d'autres traductions disent : me contenter). Je sais vivre dans la gêne (dans le manque), je sais vivre dans l'abondance. J'ai appris en toute circonstance, et de toutes les manières à être rassasié comme à avoir faim, à vivre dans l'abondance comme dans le besoin. Je peux tout en Celui qui me rend fort. »*

Pour moi, telle est la véritable liberté ! Au fond, la santé spirituelle et psychologique, est de pouvoir de passer d'une situation à l'autre.

ÉCHEC ET RÉUSSITE

Son impact sur
la personne

Claude-Gérard Demaurex,
Psychiatre,
Chef de clinique au Service
universitaire de Psychiatrie de
l'Enfant et de l'Adolescent,
Lausanne

« Ce qui est dit n'est jamais entendu tel que c'est dit : une fois que l'on s'est persuadé de cela, on peut aller en paix dans la parole, sans plus aucun souci d'être bien ou mal entendu, sans plus d'autre souci que de tenir sa parole au plus près de sa vie. »¹

Cette parole est pour moi prière au moment d'être lu, entendu, pour risquer l'expression de ces quelques pensées sur l'échec et la réussite : cette prière pourrait être reprise par celui qui lit et entend ces propos, afin qu'il ne devienne pas prisonnier de ce qui est dit là.

Je pars de l'idée que l'échec confronte l'humain à la problématique de la perte. Confronté à l'échec, je perds confiance en moi, en d'autres, en Dieu éventuellement. Je peux en venir à perdre confiance, non seulement en moi, au niveau de mes connaissances ou de mon savoir-faire, mais aussi dans le monde qui m'environne et jusqu'à mon bon droit de vivre. Je peux en venir jusqu'à vivre un échec comme une condamnation, une sentence de mort, au point de perdre le goût de vivre.

Pour le petit bébé, fœtus qui est encore dans l'utérus maternel, qu'est-ce que l'échec ou la réussite ? Rester dans le sein de sa mère, confortable, chaud et calfeutré, « nourri-logé-blanchi », pourrait apparaître comme un succès enviable : mais ce succès l'amènerait pour sûr à la mort, échec suprême en termes de survie. Sortir dans le grand monde froid, aveuglant, bruyant et inconnu oblige le bébé à entrer dans la douleur de l'exode vaginal au cours duquel il est pressé de toute part, pendant lequel son cœur va être soumis à rude épreuve, et période de grand inconfort : ceci pourrait apparaître une démarche vouée à

¹ Christian Bobin, L'éloignement du monde, Coll. « Entre 4 Yeux », Éd. Lettres Vives, 1993, Paris.

l'échec et pourtant... c'est par là seulement que la vie part en se risquant, pour trouver peu à peu sa mesure jusqu'à son accomplissement et, en ce sens, aboutir à une réussite.

Il me semble que les notions d'échec et de réussite dépendent d'une part de quand on en fait l'appréciation, dans l'immédiat ou dans l'après-coup, et d'autre part quel point de vue on adopte pour exercer ce jugement.

Dans le livre de la Genèse, il est écrit que Dieu estime la création être très bonne (une vraie réussite ?) après les six jours, mais aussi qu'il se repent d'avoir créé le monde (un échec cuisant ?) après ce que nous pourrions appeler l'échec (?) des humains et la réussite (?) du serpent.

Mais l'histoire du salut me semble nous décentrer de ces notions d'échec et de réussite, pour nous introduire dans une perspective de non-maîtrise, dans laquelle la grâce de Dieu couvre ce qui nous apparaît comme nos échecs et déborde ce que nous ressentons comme nos réussites.

L'histoire qui va servir de fil conducteur à la première partie de notre exposé est celle d'un homme, Abraham, dans la multiplicité de ses relations, de sa vie personnelle, de couple, de famille, sociale et spirituelle.

Est-ce que la vie d'Abraham est une vie réussie ? Si on lit ce qu'en dit son serviteur quand il arrive en Mésopotamie pour chercher une épouse pour Isaac, manifestement c'est le cas : il est riche, il a femme et enfants, il est dans un âge déjà avancé, il est puissant. Mais quand on en relit tout le récit, on réalise qu'elle a été une suite, je ne sais pas s'il faut dire d'échecs et de réussites, mais en tout cas d'expériences conflictuelles, en relation autant avec la personnalité d'Abraham qu'avec les événements extérieurs qui ont marqué son existence.

J'aimerais donc reprendre avec vous quelques étapes de la vie d'Abraham et ensuite, avec les outils qui sont les miens en tant que psychiatre, essayer de comprendre

ce qui est en jeu dans la question de l'échec et de la réussite.

Dans mon cheminement personnel et les réflexions qui vont suivre, je dois beaucoup au travail de Mme Marie Balmory et à son livre *Le Sacrifice Interdit — Freud et la Bible*.²

La leçon d'Abraham ou la leçon de vérité d'une vie d'homme

Première étape : mouvement hors du pays d'origine et de la parenté.

Abraham est un homme qui vit en Mésopotamie, qui a une famille, un père, une mère, qui a un lieu, une terre d'origine. Et les choses ont l'air de se passer relativement bien.

Mais Abraham fait un premier mouvement géographique depuis Ur en Chaldée jusqu'à Haran en compagnie en tout cas de son père et de sa femme, ainsi que de quelques autres personnes. La raison nous en est donnée seulement après coup, au chap. 12 de la Genèse (v.1) : « L'Éternel avait dit à Abraham : va-t'en de ton pays et de ta parenté, etc. »

Dieu appelle Abraham. Va-t-il lui donner quelque chose ? Va-t-il le faire puissant et grand roi ? Non ! Il lui demande ce qu'il demande à chacun d'entre nous : Quitte ! Il ne lui demande pas de condamner, mais de laisser aller, de se séparer. Se séparer : c'est un verbe que l'on n'aime pas beaucoup, qui fait peur, qui a une résonance dramatique. Mais c'est la première parole adressée à Abraham

² Grasset, 1986, Paris.

que la Bible rapporte. D'ailleurs, si l'on anticipe un peu, c'est un terme qui se retrouve dans l'épisode de la querelle des bergers d'Abraham avec ceux de son neveu Lot. A ce moment-là c'est Abraham qui dit : Séparons-nous ! Il a compris le bénéfice qu'on peut retirer de ce mouvement.

De quoi Abraham doit-il se séparer ? « Quitte ton pays » l'endroit où tu es né, auquel tu appartiens, d'où tu viens. « Quitte ta parenté » il semble que ce terme soit relié à la maternalité, à notre origine par la mère. « Quitte la maison de ton père » ce n'est pas seulement quitter son père, c'est aussi quitter la maison. Moi qui vois des enfants tous les jours, je peux vous dire qu'une des choses qu'ils dessinent quasiment toujours, c'est la maison ou l'appartement ou l'immeuble où ils habitent. C'est une des choses auxquelles on tient le plus. Sans épuiser toute la signification de cette invitation du Seigneur, sa précision peut s'expliquer ainsi : on peut quitter géographiquement son père tout en restant affectivement englobé dans les références de la maison de son père. Il y a une prise de distance émotionnelle qui est nécessaire.

Remarquons que cet ordre, ou en tout cas cette injonction assez forte, n'est associée à aucune menace de punition en cas de non observation. Cela dit en passant.

Si, dans le cas d'Abraham, il n'y pas eu désobéissance, il semble tout de même qu'un certain temps se soit écoulé entre la parole et son exécution. Puisqu'il y a eu cette sorte d'arrêt à Haran. Où, d'une manière assez étonnante, Abraham se trouve encore avec son père. Et puis il a fallu que ce père meure pour qu'Abraham puisse vraiment aller un pas plus loin.

On peut donc d'ores et déjà se poser la question : Est-ce qu'il est juste de penser en termes d'échec et de réussite ? Personnellement, je trouve que c'est une thématique piégeante. Si l'on pense la vie dans ces termes, on est

condamné à échouer. J'espère que le bénéfice de cette journée c'est que vous pourrez vivre votre vie sans la perspective du poids terrifiant de savoir si vous avez échoué ou réussi.

Deuxième étape : en Egypte et chez Abimélec.

À un moment donné, Abraham descend en Egypte parce qu'il y a la famine et qu'il a besoin de se nourrir ainsi que sa tribu. Abraham demande à sa femme : « Tu diras que tu es ma sœur. Je n'ai pas envie de risquer ma peau. Tu es belle. Et je tiens à toi, mais je tiens surtout à ma vie. Rends-moi ce service. »

Et ce qu'Abraham avait anticipé arrive. En étant tellement angoissé à l'idée de ce qui allait arriver, d'une certaine manière il a tout mis en place pour que cela se passe comme il l'avait redouté (en langage technique on appelle ça une conduite d'échec, ou un sabotage). Effectivement, le Pharaon voit cette femme. Et il se renseigne. Alors on lui dit : c'est la sœur d'Abraham. Et il la prend. Il faudra que ce soient des païens, des gens qui ne connaissent pas le Dieu d'Abraham, qui attirent son attention sur son inconséquence, son manque de courage, certainement sur ses angoisses.

Remarquons de nouveau que Dieu n'a pas de parole de jugement envers Abraham pour ses difficultés, même quand elles se répètent. Il attire son attention, sans le juger.

En effet, souvenons-nous aussi qu'Abraham, comme nous tous, a besoin de refaire les mêmes « bêtises », témoins de nos peurs et de notre petite foi. Quelques années plus tard, il va dans le pays d'Abimélec. Et il demande de nouveau à sa femme — qui est en même temps sa demi-sœur, donc il ne ment pas complètement — de se faire passer pour sa sœur pour avoir la vie sauve. Et rebelote.

Que se passe-t-il lors de cette répétition ? Dieu se révèle à Abimélec au travers d'un songe, la nuit.

La nuit peut être un moment très important dans nos existences. Parce que c'est le moment où on ne contrôle plus rien. Et où Dieu est libre de s'adresser à nous dans notre sommeil. Il ne veut pas nous manipuler. Mais il est libre de nous parler quand on se repose, qu'on n'est pas anxieux de l'écouter. Alors il nous parle (peut-être au travers de ce qu'on rêve), nous permet de prendre conscience de nos préoccupations, d'une idée, d'une relation, d'une personne. Ne perdez pas ces choses-là. Je vous suggère de les noter le lendemain matin dans un cahier. Vous pourrez peut-être par la suite en découvrir la signification. Refermons la parenthèse.

Abimélec prend en compte ce qui s'est passé pendant la nuit. Il n'interprète pas ce qu'il a entendu comme l'expression d'une auto-censure inconsciente : « J'étais tellement inquiet d'avoir une femme si belle que j'ai rêvé que je n'y avais pas droit. » Abimélec ne se borne alors pas à faire des reproches à Abraham mais il fait également un don « en couverture des yeux de Sara ». Abimélec manifeste ainsi qu'il a respecté la personne de Sara. Indépendamment d'Abraham.

La leçon à retirer de tout cela, c'est que le Dieu d'Abraham n'est pas uniquement son Dieu à lui. Qui ne parlerait qu'à lui, qui ne se révélerait qu'à lui ! C'est un Dieu qui parle même à ceux qui ne le connaissent pas. Et dans ce sens-là, je crois que c'est un très beau travail de *dépossession de Dieu*. C'est-à-dire que nous ne sommes pas les propriétaires de Dieu. Dieu est un être libre. Il fait grâce à qui il veut et il parle aussi à qui il veut. Il se révèle à qui il veut. Dans cette même pensée, voyez Dieu qui se révèle à Agar chassée par Sara.

Abraham devait donc d'une certaine façon perdre *son*

Dieu. Ce n'est plus « mon » Dieu. Mais c'est Dieu. Et puis c'est Dieu pour tout le monde.

Troisième étape : changement de nom.

Dieu va changer quelque chose à l'identité d'Abraham et de Sara à mi-chemin de leur vie. Au fond, Abraham doit quitter son nom, par lequel il a été appelé depuis tout petit. Cela ne veut pas dire qu'il est un homme tout nouveau. Mais il y a tout de même quelque chose de changé. Abram — A-b-r-a-m comme on le transcrit souvent —, qui est son premier nom, signifie quelque chose comme « père élevé », inatteignable. Un père inatteignable ne peut pas être papa. Un père doit pouvoir être proche de ses enfants, à leur hauteur. Dans ce mouvement de révélation — qui implique un mouvement de foi de la part d'Abraham — Dieu l'appelle *Abraham* : père de multitudes. Un père de beaucoup d'enfants ne peut pas être trop haut. Sinon il n'est pas disponible pour eux.

Mais Dieu change aussi le nom de Sara. Elle s'appelait Sarāi : ma princesse. Quel beau nom pour une femme de l'Orient ! Vous sentez cependant qu'il y a quelque chose qui gêne : c'est ce possessif. Elle était la possession de tout le monde, sauf d'elle-même. Et comment Dieu change-t-il son nom ? Il supprime quelque chose. Elle s'appelle désormais *Sara*, « Princesse », pour elle-même. Princesse dans son bon droit. Le possessif a dû être abandonné. Abraham ne va plus l'appeler « ma » femme. Il va l'appeler : Sara. Femme. De plein droit. Une personne comme lui.

Quatrième étape : la circoncision.

C'est un épisode dont on ne sait bien souvent pas quoi faire quand on lit l'histoire d'Abraham. Je me souviens que quand mon père lisait ce récit en famille, il était quelque peu gêné. Nous aussi ; on regardait le tapis. Essayons de comprendre.

Qu'est-ce que c'est que la circoncision ? Le texte biblique est précis et ne laisse pas d'équivoque. Il dit : c'est l'ablation du prépuce. Qu'est-ce que cela signifie ? Pour les hommes, c'est un lieu très important (siège de la puissance sexuelle) et à la fois générateur d'angoisse. Est-ce que je l'ai assez grand ? Est-ce qu'il n'est pas plus petit que celui de tous les autres garçons ? Or qu'est-ce que Dieu dit à Abraham ? Il lui dit en substance : à l'endroit qui est le lieu de ta puissance, qui est le lieu qui est tellement important pour toi, tu vas ôter quelque chose. Tu vas devoir laisser aller quelque chose.

Dieu choisit ce lieu-là pour en faire le signe de l'Alliance. Lieu d'angoisse mais aussi lieu de l'illusion. L'homme qui se dit : je suis puissant, je peux conquérir toutes les femmes que je veux — c'est évidemment la pleine illusion. Et c'est cet endroit-là que Dieu choisit. Alors Abraham apprend qu'il n'est pas complet. Il ne devient pas impuissant. Mais il prend conscience de son incomplétude sans l'autre, la femme, Sara.

Cinquième étape : la ligature d'Isaac.

C'est un des passages les plus bouleversants de toute la Bible. Voilà que Dieu, ce Dieu bon, ce Dieu tendre, ce Dieu paternel — et maternel sous d'autres aspects — va demander à Abraham : Laisse aller ton fils. Tu croyais

posséder un fils. Qu'il ne soit plus ta possession ! Il ne s'agit pas de tuer Isaac. Dieu ne désire jamais une œuvre de destruction. Mais il fait une œuvre de libération. Dieu va amener Abraham à pouvoir laisser aller Isaac pour qu'il devienne un jeune homme.

Avant, Isaac est un enfant. Il est le fils d'Abraham. Il le restera bien sûr au niveau des relations. Mais après cet épisode, Isaac est un homme libre. Libre de vivre pour lui-même et n'ayant plus besoin de faire plaisir à papa et à maman.

Mais vous voyez le travail que cette dépossession implique, le travail émotionnel, le changement d'attitude, l'angoisse qui doivent être vécus pour se libérer de ces liens, pour les parents essentiellement, mais aussi pour les enfants.

Je crois qu'Abraham a dû aussi réviser sa conception de Dieu quand il a été au mont Morijsa. Le Dieu qu'il s'était représenté dans sa tête, il n'avait peut-être plus tellement envie de le garder comme ça. Je crois qu'à chaque étape qu'Abraham a vécue avec Dieu, son image de Dieu s'est modifiée. Image d'un Dieu qui ne veut pas asservir l'homme, mais qui veut le rendre libre, responsable. Pas contre lui, pas en dehors de lui. Mais dans sa présence. Avec lui.

En résumé, la séparation qu'Abraham a vécue a touché sept domaines de son existence : sa terre - sa mère - son père - sa femme - son sexe - son fils et son Dieu. Il n'y a pas eu rupture mais changement de relations. S'il peut toujours dire « mon » Dieu, en s'adressant à lui, ce n'est plus dans un esprit de possession et de maîtrise mais dans un esprit témoignant d'une relation mature, vivante, entre un homme et Dieu.

La leçon d'un modèle psychologique ou la leçon du développement de la personne

Maintenant, nous proposons l'éclairage que peut apporter un modèle psychologique. Nous le ferons au travers de l'œuvre d'Erik H. Erikson, psychiatre psychanalyste d'origine européenne qui a longtemps travaillé aux États-Unis. Ses huit étapes du développement de la personne³ permettent un parallèle saisissant avec la vie de la foi et aident à comprendre pourquoi on pense en termes d'échec et de réussite.

Première étape : la confiance — par opposition à la méfiance.

Le nouveau-né connaît très mal sa mère. Il doit cependant se laisser porter dans ses bras, se laisser nourrir par son sein. Malheureusement, certains bébés — qui peuvent avoir vécu des ruptures relationnelles — ne le font pas. Cela peut (ou en tout cas cela pouvait) les mettre en danger de mort.

Le premier pas dans la foi, c'est bien celui de la confiance en Dieu, dont on n'a encore qu'une idée très fragmentaire. Mais c'est vrai que cette confiance n'est jamais inébranlable. Tandis que la fidélité de Dieu, elle, est inébranlable. Pour la très grande majorité des personnes, elles ne remettent pas en cause en permanence cette incitation à vivre, ou le fait que vivre soit globalement une bonne chose.

³ In *Adolescence et crise. La quête de l'identité*.
Paris, Flammarion, 1972

Deuxième étape : l'autonomie — par opposition à la honte et au doute.

Si le petit enfant se met à ramper, c'est qu'il a envie d'aller voir ailleurs et donc qu'il n'est plus pleinement satisfait dans les bras de sa mère. Il obéit à cette pulsion de vie en nous qui fait qu'on ne se satisfait jamais de ce qu'on a.

De même le jeune chrétien (indépendamment de l'âge) aura envie de devenir un peu plus autonome dans sa foi, de grandir, de découvrir les alentours de sa foi, de venir en contact avec les marges de la communauté dont il fait partie.

Troisième étape : l'initiative — par opposition à la culpabilité.

Les petits enfants ont ensuite envie de faire, de réaliser des choses. Si cela n'a pas lieu, un sentiment de culpabilité se développe, qui n'a en somme rien à voir avec ce qu'on n'a pas fait mais qui existe tout de même.

Sur le plan de la foi, on a besoin de faire l'expérience que Dieu nous a donné un Esprit non de crainte mais de puissance.

Quatrième étape : l'apprentissage — par opposition au sentiment d'infériorité.

L'enfant en plein âge scolaire travaille, apprend énormément, découvre le monde. Il prend son assise dans le monde de la réalité. Si cette étape ne se déroule pas normalement, l'enfant développe un sentiment d'infériorité.

Cinquième étape : l'identité — par opposition à la confusion des rôles.

C'est l'étape cruciale de l'adolescence. Après tout ce premier parcours où j'ai pris confiance en moi et dans les autres, où j'ai réalisé que je pouvais avoir une mesure d'autonomie, découvrir le monde, être actif, faire des choses, j'arrive au moment où je dois définir qui je suis.

Le fait est que cela n'est jamais définitivement acquis, que c'est le travail de toute la vie. Il n'empêche : c'est une étape majeure du développement de la personnalité. C'est vrai que c'est souvent à l'adolescence que les jeunes ont des problèmes d'identité, qui sont d'ailleurs tout à fait normaux. Les hésitations (je me sens plutôt plus comme une fille, ou, pour une fille, un peu plus comme un garçon), c'est des questions que beaucoup ont vécues, et qui font partie de ce terrain un petit peu vague à un moment donné.

Cependant, si cette identité n'est pas bien assise, il se produit une confusion d'identité. Il y a des gens qui non seulement ont des difficultés à savoir qui ils sont mais pour lesquels cette question d'identité est une préoccupation permanente et les empêche de vivre.

Ce n'est qu'après une certaine crise de la foi que l'on entre plus avant dans ce que cela veut dire : être un disciple de Christ, être un enfant de Dieu.

Sixième étape : l'intimité — par opposition à l'isolement.

C'est l'âge adulte, avec son besoin d'entrer en relation avec l'autre. D'abord c'est avec quelques autres, soit successivement, soit en même temps. Et puis ensuite il y a ce choix où on décide d'entrer en relation avec une seule personne. Et de la privilégier. Si cela ne se passe pas,

c'est le sentiment d'isolement, d'être coupé, coupé de son conjoint, des autres, de la société.

L'intimité permet de se dire beaucoup de choses. Est-ce qu'on le fait ? Est-ce qu'on le fait avec Dieu ? Est-ce qu'on pense qu'il nous écoute, qu'il est intéressé à savoir ce qu'on pense ? Ou bien est-ce qu'on se dit : Il faut que je sois conforme à l'image que je me suis faite de ce qu'il attend de moi ?

Septième étape : la générativité — par opposition à la stagnation.

La préoccupation de l'âge mûr devrait être : qu'est-ce que je fais pour transmettre à ceux qui sont plus jeunes que moi ce qui remplit ma vie, ce qui fait le sens de mon existence ? Il y a toutes sortes de générativité : biologique (bien sûr (avoir des enfants) ; intellectuelle (enseigner, transmettre ses connaissances) ; affective (aimer ceux qui nous entourent, les nourrir, en prendre soin) ; spirituelle.

Huitième étape : l'intégrité — par opposition au désespoir.

Finalement, je serai confronté avec cette question : est-ce que je peux tenir toute mon existence en main ? Et puis me dire : il y a eu de bonnes choses. Il y en a eu de moins bonnes. Il y a eu des moments difficiles. Mais Dieu m'a donné une espérance. Par moments, je n'en avais plus conscience, je ne la sentais plus. Mais Dieu m'a maintenu dans l'existence, dans la vie. Et en définitive assumer.

Ca ne veut pas dire : tout ce que j'ai fait est bien. Non. On n'a pas besoin de cela quand on est intègre. Quand

on est intègre, on peut prendre tout ce que l'on a vécu et se dire : oui, je l'ai vécu. C'est moi. Avec mes fragilités, mes faiblesses, mes aspects un peu tortueux, incomplets.

Vous me direz : Quel est le rapport avec l'échec et la réussite ? Eh ! bien, qu'est-ce qui compose un sentiment d'échec ? L'impression d'être rejeté des autres, coupable, isolé, d'avoir eu une existence stérile. Cela peut aller jusqu'au désespoir.

L'erreur est de confondre échec et sentiment d'échec. Celui-ci a peut-être un rôle pédagogique à jouer : me guérir d'un complexe de supériorité ou d'un esprit possessif. Un des objectifs de Dieu durant toute notre existence est peut-être de nous apprendre que savoir laisser aller les choses, perdre, se séparer, ce n'est pas s'appauvrir mais qu'au contraire c'est aller vers une plus grande richesse relationnelle, une plus grande liberté.

À première vue, les substantifs échec et réussite n'apparaissent pas dans la Bible. Dieu ne théorise pas au sujet de l'échec et de la réussite. Il vit ces moments-là en communion avec l'homme.

Pour en revenir à Abraham et Sara, ce n'est pas qu'ils aient ri à l'annonce de leur future paternité/maternité qui a fait réagir Dieu. C'est qu'ils n'aient pas osé le vivre pleinement. Car Dieu était le premier à trouver la situation exceptionnelle et source d'un rire joyeux. D'autant plus que Sara avait parlé non seulement de conception mais de plaisir... à xxx~n âge !

Pour nous séparer, permettez-moi de vous inviter à la méditation d'un poème de Paul Baudiquey tiré de son recueil *PLEINS SIGNES*⁴, qui situe réussite et échec dans cette perspective biblique et qui témoigne de ce que je crois être le chemin que Dieu nous invite à vivre.

⁴ Éditions du Cerf, 1986, Paris

DONNER SA VIE...

*« Il n est pas d'amour plus grand que
de donner sa vie... »*

Donner sa vie... mourir de mort violente,
celle du Juste mis au rang des assassins.
Personne n'est à l'abri des coups.

Donner sa vie, un bien grand mot
pour l'étroitesse de nos vies...

Et pourtant : ce peut être aussi tisser une trame
très humble et très banale
au plus près d'un quotidien
sans miracle et sans mirage.

Accepter de mourir à des idées, à des principes
qui avaient pris corps et visage de l'Absolu.

Accepter que d'autres
— et parmi les plus proches —
pensent, éprouvent et vivent autrement que nous,
sans les juger, ni les condamner
ni se détourner d'eux.

Accepter la lutte et cet affrontement loyal
de l'intelligence et du cœur
dont chacun sort grandi, même s'il en sort blessé.

Abandonner l'idée idéale qu'on se faisait
de l'ami ou du partenaire les plus proches
et qui pesait sur eux comme une insupportable
contrainte.

Se méfier de l'affection trop laissée à elle-même,
prompte aux illusions bénisseuses, aux chantages,
aux marchandages.

Laisser à l'autre un espace de croissance
et de respiration.

Faire justice de l'impossible transparence :
renoncer à se « fondre »,
car personne n'est soluble dans personne.

Consentir au temps,
seule vraie mesure de toute croissance :

Ouvre-t-on un bouton de rose
en tirant sur les pétales ?

Que vaudrait un amour
auquel on serait contraint ?

Et que vaut une conduite,
quand le cœur n'y est pas ?

Accepter de mourir aussi à l'idée, à l'image
qu'on s'est faite de Dieu :
il sera toujours le « différent », le TOUT-AUTRE.

Se laisser trouver par lui
dans la banalité et la surprise
des jours, des heures
et des pas, toujours recommencés.

Donner sa vie prend les allures d'une folie :
c'est faire confiance.

Croire aux initiatives, à leurs erreurs,
à leurs lenteurs.

Croire aux épreuves, croire aux échecs,
sans les faire payer à ceux qui en sont victimes,
à ceux qui en sont coupables.

Croire sans preuves, mais pas sans discernement
et encore moins sans déchirement.

Donner sa vie, c'est être libre,
refuser de vivre peureusement :
n'avoir plus « peur de tout » ;
n'avoir plus peur du temps qui use et qui efface,
du temps fragile – et lourd de promesse –
comme toute chair vivante ;
n'avoir plus peur
du visage changeant des hommes.

Donner sa vie, c'est ESPÉRER envers et contre tout,
envers et contre tous,
envers et contre soi-même aussi...
Donner à chacun sa chance, sans naïveté,
mais aussi sans méfiance.

Donner sa vie, c'est se laisser habiter, envahir
par autant de visages que sont des frères à aimer.

Donner sa vie, c'est laisser la vie passer
À TRAVERS NOUS,
dans un élan qui nous dépasse
parce qu'elle vient d'une source
qui est très en amont de nous-mêmes
et qu'elle se perd dans un océan
beaucoup plus vaste que nos cœurs.

Oui, c'est bien là
que sont les vrais commencements
et de nous et de tout.

LA FOI À L'ÉPREUVE DE LA RÉALITÉ

Bernard Bolay
Professeur à l'Institut Emmaüs
St-Légier

Introduction¹

Les mots employés imposent que l'on s'interroge sur leur sens. De quoi parle-t-on lorsqu'il est question de foi ? Sans doute ce qui est visé ici n'est pas le contenu de la foi, le dogme, la foi au sens objectif — ce qui est cru —, mais bien plutôt l'action de croire — la dimension existentielle de la foi, la foi au sens subjectif. Cela précisé, ce qu'il faut entendre par foi demeure encore flou. À quoi reconnaît-on la foi ? De qui disons-nous : « il a la foi » ou « c'est un homme de foi » ? La tendance est commune de ne juger qu'à l'apparence et de ne retenir que ce qui est visible, sinon spectaculaire.

Et qu'est-ce que la réalité ? Il n'est pas nécessaire d'être philosophe pour se rendre compte que celle-ci a de multiples visages et que chacun en a une perception personnelle. Ici, le mot réalité s'oppose à ce qui est imaginé ou fantasmé et vise le réel dans ce qu'il a d'irréductible et de contraignant pour la perception intellectuelle, affective et physique de l'homme.

Enfin, le titre que m'ont proposé les organisateurs de ces conférences laisse entendre qu'il n'y a pas toujours correspondance entre la foi et la réalité et que la confron-

¹ Je me dois de régler mes dettes dès le début de cet exposé. Initialement prévu comme texte de conférence, le présent article ne contient pas les références directes des citations probables incorporées indistinctement au corps du texte. Je me suis largement inspiré des auteurs et des ouvrages ou articles suivants : BATY, Claude, « La foi à l'épreuve de la réalité », *Hokhma* 56/1994, p. 33-42; BENETREAU, Samuel, *L'épître aux Hébreux*, Tome 2 (Commentaire Évangélique de la Bible; Vaux-sur-Seine: Edifac; 1990); CAMERON, Nigel M. de Segur, *Jésus est un homme* (Coll. Alliance; Méry-sur-Oise: Sator; 1993); VANHOYE, Albert, *La structure littéraire de l'épître aux Hébreux* (Desclée De Brouwer; 2^e édition rev. et augm. (1963) 1976).

tation tourne à l'épreuve pour la foi. Que fait la foi de la réalité ? L'ignore-t-elle pour en refuser les interrogations ou les démentis ? La contredit-elle par l'affirmation de ce qu'elle croit ? Résiste-t-elle à l'épreuve ? Se laisse-t-elle modeler par la réalité ?

C'est à la lumière du chapitre 11 de l'épître aux Hébreux que je vous propose de tenter de répondre à quelques unes de ces questions et de réfléchir au sens de la réussite et de l'échec dans la foi.

Une précision encore, les mots échec et réussite qui reviendront souvent dans le cours de l'exposé sont à comprendre à vues humaines, dans les limites étroites de notre compréhension. Ces deux termes demanderaient que l'on s'arrête et que l'on s'interroge sur l'adéquation ou l'inadéquation de l'application de tels concepts à la foi. La suite de l'exposé, sans entrer directement dans le débat, offrira quelques pistes de réflexion.

Hébreux 11

Contexte historique

L'auteur comme les destinataires de cette épître demeurent mystérieux. Tout au plus pouvons-nous, à partir de l'épître elle-même, esquisser une silhouette des destinataires, en ébaucher un portrait. Ce sont des chrétiens déjà avancés qui ont, au début de leur vie chrétienne, rencontré de nombreuses difficultés : emprisonnement, séquestration des biens, injures publiques et oppositions multiples. Mais lassés, fatigués, déçus, certains sont prêts à abandonner la foi. La rencontre du Christ n'a pas débouché sur une situation d'accomplissement telle qu'ils l'avaient espérée et comprise. Les difficultés du présent,

par leur intensité et leur persistance, font naître le doute. Plusieurs s'interrogent sur le bien-fondé de leur appartenance au Christ. L'ensemble de l'épître, qui semble être une prédication, repose les fondements de la foi au Christ, en démontrant qu'en Jésus se trouve l'accomplissement des promesses de l'ancienne alliance.

Contexte littéraire

Le chapitre 11 prolonge l'exhortation du chapitre 10 qui appelait les auditeurs à la persévérance et à l'endurance. Tablant sur la continuité entre les croyants de l'ancienne alliance et ceux de la nouvelle alliance, l'auteur propose une longue méditation sur la foi à partir d'exemples tirés de l'Ancien Testament et connus de ses auditeurs. Le début du chapitre 12 revient sur le problème de l'endurance et invite à porter un autre regard sur les rigueurs du présent.

Il est nécessaire, avant de poursuivre, de lire attentivement le texte de l'épître aux Hébreux, de 10:32 à 12:11².

10 : 32 Souvenez-vous de ces premiers jours, où, après avoir été éclairés, vous avez soutenu un grand combat au milieu des souffrances, 33 d'une part, exposés comme en spectacle aux opprobres et aux tribulations, et de l'autre, vous associant à ceux dont la position était la même. 34 En effet, vous avez eu de la compassion pour les prisonniers, et vous avez accepté avec joie l'enlèvement de vos biens, sachant que vous avez des biens meilleurs et qui durent toujours. 35 N'abandonnez donc pas votre assurance, à laquelle est attachée une grande rémunération. 36 Car vous

Texte tiré de la version Segond, révisée 1910.

avez besoin de persévérance, afin qu'après avoir accompli la volonté de Dieu, vous obteniez ce qui vous est promis. 37 Encore un peu, un peu de temps : celui qui doit venir viendra, et il ne tardera pas. 38 Et mon juste vivra par la foi ; mais, s'il se retire, mon âme ne prend pas plaisir en lui. 39 Nous, nous ne sommes pas de ceux qui se retirent pour se perdre, mais de ceux qui ont la foi pour sauver leur âme.

II : 1 Or la foi est une ferme assurance des choses qu'on espère, une démonstration de celles qu'on ne voit pas. 2 Pour l'avoir possédée, les anciens ont obtenu un témoignage favorable. 3 C'est par la foi que nous reconnaissons que le monde a été formé par la parole de Dieu, en sorte que ce qu'on voit n'a pas été fait de choses visibles.

4 C'est par la foi qu'Abel offrit à Dieu un sacrifice plus excellent que celui de Caïn ; c'est par elle qu'il fut déclaré juste, Dieu approuvant ses offrandes ; et c'est par elle qu'il parle encore, quoique mort. 5 C'est par la foi qu'Énoch fut enlevé pour qu'il ne vît point la mort, et qu'il ne parut plus parce que Dieu l'avait enlevé ; car, avant son enlèvement, il avait reçu le témoignage qu'il était agréable à Dieu. 6 Or sans la foi il est impossible de lui être agréable ; car il faut que celui qui s'approche de Dieu croie que Dieu existe, et qu'il est le rémunérateur de ceux qui le cherchent.

7 C'est par la foi que Noé, divinement averti des choses qu'on ne voyait pas encore, et saisi d'une crainte respectueuse, construisit une arche pour sauver sa famille ; c'est par elle qu'il condamna le monde, et devint héritier de la justice qui s'obtient par la foi.

8 C'est par la foi qu'Abraham, lors de sa vocation, obéit et partit pour un lieu qu'il devait recevoir en héritage, et qu'il partit sans savoir où il allait. 9 C'est

par la foi qu'il vint s'établir dans la terre promise comme dans une terre étrangère, habitant sous des tentes, ainsi qu'Isaac et Jacob, les cohéritiers de la même promesse. 10 Car il attendait la cité qui a de solides fondements, celle dont Dieu est l'architecte et le constructeur.

11 C'est par la foi que Sara elle-même, malgré son âge avancé, fut rendue capable d'avoir une postérité, parce qu'elle crut à la fidélité de celui qui avait fait la promesse. 12 C'est pourquoi d'un seul homme, déjà usé de corps, naquit une postérité nombreuse comme les étoiles du ciel, comme le sable qui est sur le bord de la mer et qu'on ne peut compter.

13 C'est dans la foi qu'ils sont tous morts, sans avoir obtenu les choses promises ; mais ils les ont vues et saluées de loin, reconnaissant qu'ils étaient étrangers et voyageurs sur la terre. 14 Ceux qui parlent ainsi montrent qu'ils cherchent une patrie. 15 S'ils avaient eu en vue celle d'où ils étaient sortis, ils auraient eu le temps d'y retourner. 16 Mais maintenant ils en désirent une meilleure, c'est-à-dire une céleste. C'est pourquoi Dieu n'a pas honte d'être appelé leur Dieu, car il leur a préparé une cité.

17 C'est par la foi qu'Abraham offrit Isaac, lorsqu'il fut mis à l'épreuve, et qu'il offrit son fils unique, lui qui avait reçu les promesses, 18 et à qui il avait été dit : En Isaac sera nommée pour toi une postérité. 19 Il pensait que Dieu est puissant, même pour ressusciter les morts ; aussi le recouvra-t-il par une sorte de résurrection.

20 C'est par la foi qu'Isaac bénit Jacob et Ésaü, en vue des choses à venir.

21 C'est par la foi que Jacob mourant bénit chacun des fils de Joseph, et qu'il adora, appuyé sur l'extrémité de son bâton.

22 C'est par la foi que Joseph mourant fit mention de la sortie des fils d'Israël, et qu'il donna des ordres au sujet de ses os.

23 C'est par la foi que Moïse, à sa naissance, fut caché pendant trois mois par ses parents, parce qu'ils virent que l'enfant était beau, et qu'ils ne craignirent pas l'ordre du roi. 24 C'est par la foi que Moïse, devenu grand, refusa d'être appelé fils de la fille de Pharaon, 25 aimant mieux être maltraité avec le peuple de Dieu que d'avoir pour un temps la jouissance du péché, 26 regardant l'opprobre de Christ comme une richesse plus grande que les trésors de l'Égypte, car il avait les yeux fixés sur la rémunération. 27 C'est par la foi qu'il quitta l'Égypte, sans être effrayé de la colère du roi ; car il se montra ferme, comme voyant celui qui est invisible. 28 C'est par la foi qu'il fit la Pâque et l'aspersion du sang, afin que l'exterminateur ne touchât pas aux premiers-nés des Israélites. 29 C'est par la foi qu'ils traversèrent la mer Rouge comme un lieu sec, tandis que les Égyptiens qui en firent la tentative furent engloutis.

30 C'est par la foi que les murailles de Jéricho tombèrent, après qu'on en eut fait le tour pendant sept jours.

31 C'est par la foi que Rahab la prostituée ne périt pas avec les rebelles, parce qu'elle avait reçu les espions avec bienveillance.

32 Et que dirai-je encore ? Car le temps me manquerait pour parler de Gédéon, de Barak, de Samson, de Jephthé, de David, de Samuel, et des prophètes, 33 qui, par la foi, vainquirent des royaumes, exercèrent la justice, obtinrent des promesses, fermèrent la gueule des lions, 34 éteignirent la puissance du feu, échappèrent au tranchant de l'épée, guérèrent de leurs maladies,

furent vaillants à la guerre, mirent en fuite des armées étrangères. 35 Des femmes recouvrèrent leurs morts par la résurrection ; d'autres furent livrés aux tourments, et n'acceptèrent point de délivrance, afin d'obtenir une meilleure résurrection ; 36 d'autres subirent les moqueries et le fouet, les chaînes et la prison ; 37 ils furent lapidés, sciés, torturés, ils moururent tués par l'épée, ils allèrent çà et là vêtus de peaux de brebis et de peaux de chèvres, dénués de tout, persécutés, maltraités, 38 eux dont le monde n'était pas digne, errants dans les déserts et les montagnes, dans les cavernes et les antres de la terre.

39 Tous ceux-là, à la foi desquels il a été rendu témoignage, n'ont pas obtenu ce qui leur était promis, 40 Dieu ayant en vue quelque chose de meilleur pour nous, afin qu'ils ne parvinssent pas sans nous à la perfection.

12 : 1 Nous donc aussi, puisque nous sommes environnés d'une si grande nuée de témoins, rejetons tout fardeau, et le péché qui nous enveloppe si facilement, et courons avec persévérance dans la carrière qui nous est ouverte, 2 ayant les regards sur Jésus, le chef et le consommateur de la foi, qui, en vue de la joie qui lui était réservée, a souffert la croix, méprisé l'ignominie, et s'est assis à la droite du trône de Dieu. 3 Considérez, en effet, celui qui a supporté contre sa personne une telle opposition de la part des pécheurs, afin que vous ne vous lassiez point, l'âme découragée. 4 Vous n'avez pas encore résisté jusqu'au sang, en luttant contre le péché. 5 Et vous avez oublié l'exhortation qui vous est adressée comme à des fils : Mon fils, ne méprise pas le châtiment du Seigneur, Et ne perds pas courage lorsqu'il te reprend ; 6 Car le Seigneur châtie celui qu'il aime,

Et il frappe de la verge tous ceux qu'il reconnaît pour ses fils.

7 Supportez le châtiment : c'est comme des fils que Dieu vous traite ; car quel est le fils qu'un père ne châtie pas ? 8 Mais si vous êtes exempts du châtiment auquel tous ont part, vous êtes donc des enfants illégitimes, et non des fils. 9 D'ailleurs, puisque nos pères selon la chair nous ont châtiés, et que nous les avons respectés, ne devons-nous pas à bien plus forte raison nous soumettre au Père des esprits, pour avoir la vie ? 10 Nos pères nous châtiaient pour peu de jours, comme ils le trouvaient bon ; mais Dieu nous châtie pour notre bien, afin que nous participions à sa sainteté. 11 Il est vrai que tout châtiment semble d'abord un sujet de tristesse, et non de joie ; mais il produit plus tard pour ceux qui ont été ainsi exercés un fruit paisible de justice.

Commentaire

Une analyse détaillée du chapitre 11 est impossible dans le temps imparti, vous l'aurez compris. Aussi me contenterai-je de donner quelques lignes et remarques interprétatives avant de tenter une définition de la foi et de la réalité et d'esquisser une conclusion.

1. Une première remarque concerne les héros de la foi présentés comme exemples. Qui sont-ils ? Abel, Hénoc, Noé, Abraham et Sara, Isaac, Jacob, Joseph, Moïse, Gédéon, Barak, Samson, Jephté, Samuel, David, des prophètes, des femmes, des anonymes. L'auteur laisse entendre que la liste n'est pas close. Il y a là, non pas des héros sans peur et sans reproche, mais des hommes

et des femmes que l'Écriture présente avec leur faiblesse parfois dramatique ou choquante. Il y a des meurtriers, des trompeurs, des adultères, des violents, des faibles, des incrédules. Des hommes en situation d'échec, des pères déçus par leurs enfants, à commencer par Isaac, Jacob, Samuel, David. Des hommes qui conçoivent Dieu de manière étrange comme Gédéon qui devint idolâtre et Jephté qui sacrifia sa fille unique. Des hommes qui pourtant ont reçu le témoignage de Dieu, des hommes que leurs fautes n'ont pas disqualifiés. Ce sont des hommes et des femmes qui partagent avec nous humanité et déchéance, force et faiblesse et c'est pour cela qu'ils nous parlent. Ils sont à la mesure de nos peurs, de nos égoïsmes, de notre courte vue, et de notre foi. L'auteur de l'épître aux Hébreux présente la foi d'hommes et de femmes pécheurs, pris dans les mêmes contradictions, confrontés aux mêmes échecs que ses destinataires. Il ne fait lui-même ni l'évocation ni le commentaire de leur comportement fautif sachant que ses lecteurs sont au courant de la vie de ces héros, il ne retient d'eux que la foi vécue, persévérante, endurante au cœur d'une réalité souvent hostile.

Mais, on l'aura constaté, il n'est pas mentionné d'exemples de croyants de la nouvelle alliance. Cela limiterait-il la portée du propos de l'auteur ? Non. Certes la venue du Christ est bien l'accomplissement des promesses de Dieu. Et du coup le contenu de la foi s'en trouve précisé. Mais la foi, comme démarche existentielle, n'en est pas moins exigée de ceux qui suivent le Christ. Structuellement et essentiellement la foi des croyants de la nouvelle alliance n'est pas différente de la foi des croyants de l'ancienne. Comme les anciens ont marché par la foi, nous aussi nous continuons de marcher ainsi, c'est ce qu'exprime Hébreux 12:1 : « *Nous donc aussi* [croyants de la nouvelle alliance], puisque nous sommes environnés

d'une si grande nuée de témoins [de l'ancienne alliance], courons avec persévérance...». L'épître aux Hébreux maintient donc une continuité profonde entre l'ancienne et la nouvelle alliance sur le plan de la foi.

2. L'opposition ou l'alternance réussite-échec. Une première lecture, rapide, de ce chapitre — lecture qui fut la mienne fort longtemps — ne garde que le souvenir des réussites extraordinaires des hommes et des femmes de foi. Lecture myope qui ne veut discerner la foi que dans l'extraordinaire, dans les signes qui changent du quotidien, dans le renversement des circonstances. Une lecture plus attentive relève à la fois la présence d'une foi qui obtient des promesses et la présence d'une foi qui n'obtient pas les promesses. Cette ambivalence de la foi, pour ne pas dire cette ambiguïté, est déjà présente dans la mise en proximité des exemples d'Abel et d'Hénoch : les deux reçoivent l'approbation de Dieu, mais l'un est tué alors que l'autre est enlevé sans voir la mort. Les faits sont dits, sans qu'aucune explication ne vienne adoucir le constat. Ambivalence encore dans l'histoire d'Abraham qui, s'il obtient un fils, n'obtient pas le pays promis. L'ensemble du passage concernant les patriarches fait alterner des phases positives et des phases négatives qui voient respectivement la foi obtenir et ne pas obtenir, la dernière partie faisant même alterner dans un rythme rapide bénédiction et mort des patriarches. Cette alternance de phases positives et de phases négatives pourraient bien correspondre à la réalité et à la structure de la condition humaine croyante. La réflexion méritera d'être poursuivie.

La dernière partie du chapitre 11 radicalise l'ambiguïté et joue sur l'opposition entre des situations de triomphe et des situations d'échecs à vues humaines. Les uns, par la foi, remportent des victoires, échappent au danger, font

des exploits, triomphent de l'adversité. Les autres, par la même foi, vivent la souffrance, l'humiliation et la mort. Les uns et les autres. C'est volontairement, sans rupture, que l'auteur juxtapose ceux que nous aurions tendance à séparer. La mise côte à côte de la victoire et de l'échec fait éclater notre vision de la foi. Celle-ci se refuse à entrer dans nos conceptions réductrices et étriquées : par et pour la même foi l'un échappe à l'épée et l'autre meurt par l'épée. Dans la même foi, chacun reçoit de Dieu l'approbation, que sa situation semble le confirmer ou l'infirmier. Victoire et souffrance, réponse et silence, délivrance et résistance, autant d'éléments constitutifs de la foi. Ils en manifestent les deux faces : gloire et humiliation. Par cette évocation provocante, l'auteur entend énoncer un principe : la foi, dans le temps présent, ne peut être vécue sans perte, sans renoncement, sans souffrances imposées par un environnement hostile.

L'auteur de l'épître aux Hébreux ne répond pas au pourquoi, il constate simplement, sans discrimination. L'un vit, l'autre meurt et les deux ont vécu dans et par la foi, dans la soumission au Seigneur. Il ne dit pas que la foi conduit forcément au succès. Ou à l'humiliation. Il reconnaît la diversité des destinées dans une même fidélité au Seigneur. En mettant côte à côte ces exemples de foi, l'auteur n'a pas voulu les comparer, ni les confronter, mais seulement mettre en lumière la foi-fidélité qui donne sens aux actions et aux destinées des uns et des autres. Les uns et les autres ont vécu pour le Seigneur, sans emprunter le même itinéraire.

Deux remarques ici s'imposent. Celui qui vit un succès ne doit ni ne peut faire de celui-ci un passage obligé pour les autres, une pierre de touche de l'authenticité de la foi. Celui qui, dans et à cause de sa foi, vit l'affrontement et la contradiction ne peut ni ne doit faire de l'épreuve qu'il

vit un critère de vérité de la foi.

Vivre le succès sans vantardise et l'épreuve sans culpabilité, vivre le succès sans culpabilité et l'épreuve sans orgueil, voilà ce que vise et permet la foi. Par la longue évocation du chapitre 11, il ne nous est pas donné une vision totalitaire de la foi, mais bien plutôt une valorisation de la diversité des situations humaines. L'auteur ne glisse ni vers le triomphalisme ni vers le dolorisme, mais dans l'équilibre maintient que gloire et souffrance sont deux faces de la même foi.

3. Il faut nuancer cependant l'appréciation de l'échec comme du succès. Tous les échecs ne paraissent pas définitifs et sans appel. Certains échecs laissent entrevoir une autre réalité qu'ils ébauchent en creux. C'est le cas d'Abel qui bien que mort continue de parler. C'est le cas des patriarches qui bien que n'ayant pas obtenu le pays promis l'ont contemplé et salué, démontrant que leur espérance dépassait la seule réalisation d'une promesse ici et maintenant. C'est le cas encore de tous les anonymes qui malgré ou par leur souffrance ont montré l'indignité du monde, leur exclusion signifiant leur appartenance à un autre monde. Ces échecs sont plutôt le signe d'une attente, d'un manque et semblent tourner les regards vers un accomplissement futur. Ces inaccomplissements sont caractéristiques d'une période transitoire qui conduit au temps de l'achèvement. Ils sont la marque du « pas encore ». *Cette période transitoire n'est pas encore le lieu de la présence évidente de Dieu.*

De même aussi les victoires ou les réussites semblent-elles provisoires, figuratives ou préfiguratives, servant de paraboles. Elles ne sont pas la réalité ultime mais elles la désignent. Il y a la résurrection parabolique d'Isaac et les résurrections par lesquelles des femmes retrouvent l'être

cher. Mais ces résurrections ne sont que les indices d'une autre résurrection, meilleure, définitive celle-là. De même encore la notation : « ils obtinrent des promesses », au v. 33, est-elle corrigée par le jugement global du v. 39 : « ils n'obtinrent pas la promesse ». Les réalisations partielles de la promesse ne doivent pas être confondues avec son obtention définitive qui reste encore à venir. Ces victoires, importantes et nécessaires, sont les marques du « déjà ». La période transitoire, qui est celles des croyants, contient déjà des signes de l'action et de la présence souveraines de Dieu.

4. Cette manière de traiter réussite et échec témoigne d'une échelle de valeur orientée ou réorientée. Elle ne prend pas sa source dans les appréciations et conceptions humaines sur ce que devrait être la vie, la réussite ou l'échec. Cet autre étalonnage des valeurs s'origine en Dieu, l'auteur de la vie et celui qui lui donne sa consistance et sa cohérence. Cette appréhension différente des valeurs provient d'une vision renouvelée de la réalité, vision qui me semble avoir quatre axes constitutifs.

1) *Les témoins de l'ancienne alliance se savaient appartenir à une histoire dont ils n'étaient pas les auteurs ultimes mais à laquelle, pourtant, ils participaient pleinement.* Entraînés par Dieu dans cette histoire, ils ont été capables de voir au-delà de leur propre existence individuelle — ainsi, l'échec d'une vie, toujours à vue humaine, n'implique pas nécessairement l'échec de toute une histoire. Les anciens ont soumis, non sans difficultés, non sans histoires, leur histoire à l'Histoire, sans que, pour autant, leur personne soit annihilée. Ils se savaient intégrés à cette histoire, gardés dans le souvenir.

Les uns et les autres, les victorieux comme les perdants, ont reconnu un projet qui les dépassait. Dans la foi, ils ont mis leur vie au service de ce projet, estimant que leur destinée personnelle importait moins que le projet de Dieu. Ils n'ont pas jugé bon de vivre dans une autre perspective que celle de Dieu, recevant de lui la définition de leur vie et de leur identité. Ils ont par conséquent accepté une autre échelle des valeurs, ne craignant pas de mettre leur vie en jeu, sachant qu'ils seraient eux-mêmes confrontés à la contradiction et à l'opposition que Dieu rencontre dans le monde. Ce n'était ni le succès ni l'échec à vues humaines qui importaient, mais la réalisation du projet de Dieu.

Aujourd'hui, dans une société qui privilégie l'individu et sa réalisation personnelle, les échecs et les réussites sont vécus de manière hypertrophiée, en relation directe et proportionnelle avec le déracinement social et l'excès de conscience de soi. Appartenir à une histoire qui transcende l'individu est un défi permanent. Ne nous méprenons pas, cette difficulté est aussi celle des chrétiens – car la culture ambiante ne les laisse pas indemnes. C'est bien là que devrait intervenir l'Évangile et la communauté chrétienne en revalorisant les liens sociaux et le sentiment d'appartenance à une histoire.³

2) Le chapitre 12, qui traite de la résistance et de l'endurance dans la foi, met les difficultés du présent au compte du péché qui agit dans le monde et place les croyants au cœur d'un grand combat. L'opposition au péché ne va pas sans souffrance, sans renoncement, dans la reconnaissance de la limite et de la faiblesse. Mais

³ Et plus précisément à l'histoire de l'Église qui annonce le Royaume de Dieu. Une histoire mouvementée, chaotique et cahotante, dont souvent avec raison les chrétiens évangéliques ne sont pas fiers et dont souvent à tort ils refusent d'en assumer l'héritage. On ne brise pas impunément notre lien à l'histoire.

l'auteur va plus loin encore. *Il fait de la réalité le cadre de la pédagogie divine en vue de l'accès des croyants à la maturité.* Les croyants sont des êtres en devenir, et comme tels ils ont besoin d'une formation, d'une éducation dont le cadre est la réalité présente. Jésus, bien que Fils, a dû apprendre l'obéissance par la souffrance pour conduire à la maturité ceux qui, parce que fils, apprennent à leur tour l'obéissance dans la souffrance. Et c'est Jésus, dans son humanité, qui est présenté comme exemple ultime, et plus encore comme source de persévérance et d'endurance. Jésus lui-même a fait l'expérience de la réalité en refusant de la transformer pour la rendre plus acceptable et en acceptant d'incarner ici et maintenant l'obéissance à Dieu. Il a fait l'expérience de l'échec selon les normes humaines, la croix, après avoir vécu la réussite, toujours selon les mêmes normes, en déplaçant des foules qui auraient voulu le faire roi. C'est toujours de Dieu qu'il attendait l'approbation.

La résistance de la réalité oblige l'adoption de comportements qui la prennent en compte sans rêver d'une fuite hors du temps, dans l'idéal, ou d'un bouleversement des circonstances et des conditions de vie. La rencontre de la réalité et de sa résistance est nécessaire au processus d'accès à la maturité. Or nous vivons dans une société qui privilégie l'adolescence et ses valeurs et fait de l'adolescence, non plus une étape transitoire, mais un état durable.⁴ La spontanéité devient un absolu, l'instantané, l'immédiat, le partiel, sont plus vrais que la chose préparée, élaborée, pensée. L'émotion prime la réflexion. Les slogans adolescents deviennent ceux de la société tout

⁴ Pour ce court développement, je me suis inspiré de Tony ANATRELLA, *Interminables adolescences* (Coll. Ethique et Société; Paris: Cerf-Cujas; 6e édition, (1988) 1993), pp. 161-199.

entière : « je veux tout, tout de suite ». Encore une fois, l'Église ne sort pas indemne de la fréquentation nécessaire de la culture ambiante. Elle a aussi tendance, par réaction à un christianisme doloriste, rigoureux, déshumanisant et desséchant, à favoriser l'adoption de valeurs adolescentes. La croissance avec ses contraintes, la discipline avec ses exigences entrent en décalage avec le discours contemporain et deviennent d'autant plus difficile à vivre que l'on se sent être poussé dans la marge de la société.

3) *L'ensemble du chapitre 11, comme aussi le reste de l'épître, oppose à la réalité visible et sensible une réalité invisible qui la transcende.* Noé, averti, a vu ce qui n'était pas encore et a agi en conséquence. Il a discerné ce que la réalité présente ne laissait pas entrevoir et il a pris des dispositions en opposition avec la réalité visible. De même Moïse peut-il résister au roi parce qu'il voit celui qui est invisible. La foi refuse d'accorder à la réalité connue naturellement le statut de réalité ultime et décisive. Elle n'accorde pas au monde l'autonomie qui lui ferait trouver en lui-même sa source et son dynamisme. Elle discerne, parce qu'elle confesse le Dieu créateur, que ce que l'on peut connaître du monde n'est pas tout du monde et que le monde présent renvoie à un autre monde. À la réalité présente, elle ne reconnaît donc qu'une valeur figurative, importante certes, mais limitée. Tout n'est pas dit ici, un autre jugement est porté, autonome et souverain celui-là, qui donne à la vie son sens. La foi refuse donc de recevoir de la seule réalité présente validation et orientation. Le dernier mot appartient au céleste et non au terrestre pour reprendre les catégories de l'épître. Il n'est donc pas question de nier la réalité mais de la dépasser. Dans la foi, c'est l'ambivalence de la réalité présente qui est révélée. Celle-ci à la fois manifeste et cache la présence de Dieu.

La foi n'est par conséquent pas une méthode Coué revue et corrigée chrétiennement. La foi ne nie pas la réalité contraire en s'auto-persuadant de la réalité de ce qui est espéré. Mais parce que la foi est relation à une personne vivante et agissante, elle est plus que l'engagement de celui qui croit. Plus que la conviction subjective du croyant, plus que la confiance nue. La foi, parce que son objet est Dieu, est fondement des choses espérées, démonstration des choses invisibles. La foi voit ce qui est invisible, saisit ce qu'elle espère parce qu'elle est suscitée par Dieu et qu'en elle Dieu parle. La foi est à la fois engagement personnel et attestation divine. Et l'attestation divine démontre que la foi a un rapport authentique avec l'invisible et les biens espérés.

La foi, parce qu'elle est attestation divine, permet de vivre échec et réussite dans l'attente que Dieu porte un regard définitif sur notre vie. Mais déjà elle saisit, dans le temps présent, l'approbation de Dieu. Si elle ne peut encore déchiffrer toute la réalité, donner sens à chaque événement, elle sait que ceux-ci n'échappent pas au regard de Dieu qui en révélera le mystère au jour de l'achèvement.

4) *Quatrième axe enfin : dans la foi, le rapport au présent est conditionné par la relation au futur.* La réalité présente est non seulement dépassée par la réalité invisible, mais plus encore par la réalité à venir. Les témoins de la foi ont reconnu le caractère provisoire du temps présent et par conséquent l'inachèvement caractéristique de leurs entreprises comme des réponses divines. Vivant dans un temps intermédiaire, ils se sont vus étrangers et voyageurs, dans l'attente des biens durables et définitifs. Toute leur vie a été le témoignage de cette espérance qui les tendait en avant, vers la réalisation eschatologique des promesses. Ayant discerné et compris la valeur limitée de leur histoire, ils n'ont pas craint de faire confiance au Dieu

qui faisait les promesses et qui rendait l'attente si longue. Dans la foi, ils ont vu l'objet de leur espérance, le saluant de loin. Cette salutation de loin les gardait de l'illusion de se croire en possession des biens promis. Mais cette salutation de loin signifie aussi que les réalités à venir atteignaient déjà, par anticipation, les patriarches. Elle leur donnait le courage d'espérer, de marcher, de poursuivre la route.

Comment donc attendre ici-bas la réalisation totale de notre espérance alors que la foi ne peut être qu'apéritive, une mise en appétit, la figuration tangible de notre espérance ? Mais comment aussi ne pas considérer dans le présent les signes de cette espérance qui déjà nous atteint ? L'équilibre de la foi demeure dans l'acceptation pleine et entière tant des limites que des acquis de la foi.

La foi permet l'accès à l'espérance et discerne, sans les posséder encore, les biens à venir. Du coup, elle accepte de se laisser former et informer par ce qu'elle perçoit et saisit. L'espérance des biens à venir comme la perception de l'invisible ont modifié considérablement la manière de vivre des témoins de la foi et leur façon de se positionner dans le monde. Elles ont donné à la réflexion un point d'appui hors de la réalité présente. La foi est donc une autre intelligence de la réalité, une compréhension renouvelée de notre condition d'existence dans le monde. La foi est bien cette capacité d'ordonner et de hiérarchiser les événements et les valeurs pour déchiffrer la réalité présente. Elle peut être positive, optimiste parce qu'elle s'appuie sur le Dieu souverain et aimant.

Dans une société qui privilégie les valeurs adolescentes, la foi pourrait bien être passée de mode. Car elle propose l'endurance et la persévérance, l'attente et la non-obtention de « tout, tout de suite », l'expérience de la limite et le refus de la fuite. Elle propose l'intelligence au travail

dans une prise en compte sérieuse de ce qui est confessé, la structuration de l'être autour d'un projet donné, la construction de la personne à partir d'une compréhension théocentrique de soi et du monde, l'acceptation de l'alternance irrégulière de phases positives et de phases négatives. Tout cela en sachant que l'invisible dépasse le visible et que l'avenir appartient au Dieu qui promet et tient ses promesses et qui révélera en son temps la portée de nos échecs et de nos réussites.

LE COMBAT SPIRITUEL (Prédication)

Jacques Dubois
Professeur à l'Institut Emmaüs
St-Légier

Je n'ai pas choisi ce thème, mais je l'ai accepté. Dans sa formulation, il n'y a ni le mot échec, ni le mot foi, mais tous les deux se trouvent enfouis dans la réalité du combat spirituel. Le sujet est redoutable parce qu'il nous implique tous, sans exception. Il est aussi redoutable parce que beaucoup de chrétiens savent déjà, ou croient savoir.

Pour aborder notre sujet nous allons parcourir, parfois rapidement, 4 étapes :

- 1) L'origine dans le temps
- 2) Le sommet atteint
- 3) L'équipement nécessaire
- 4) Les fronts du combat

En introduction, prenons connaissance du texte classique d'**Ephésien 6:10-19**. C'est seulement à partir de la troisième étape que nous nous y arrêterons plus particulièrement.

Au reste, fortifiez-vous dans le Seigneur et par sa force souveraine. Revêtez-vous de toutes les armes de Dieu afin de pouvoir tenir ferme contre les manœuvres du diable. Car nous n'avons pas à lutter contre la chair et le sang, mais contre les principautés, contre les pouvoirs, contre les dominateurs des ténèbres d'ici-bas, contre les esprits du mal dans les lieux célestes. C'est pourquoi, prenez toutes les armes de Dieu, afin de pouvoir résister dans le mauvais jour et tenir ferme après avoir tout surmonté. Tenez donc fermes : ayez à vos reins la vérité pour ceinture ; revêtez-vous de la cuirasse de la justice ; mettez pour chaussures à vos pieds les bonnes dispositions que donne l'Évangile de paix ; prenez, en toutes circonstances, le bouclier de la foi, avec lequel vous pourrez éteindre tous les traits enflammés du Malin ; prenez aussi le casque du salut et l'épée de l'Esprit qui est

la Parole de Dieu. Priez en tout temps par l'Esprit, avec toutes sortes de prières et de supplications. Veillez-y avec une entière persévérance. Priez pour tous les saints et aussi pour moi : que la parole, quand j'ouvre la bouche, me soit donnée pour faire connaître avec hardiesse le mystère de l'Évangile.

1. L'origine dans le temps : la chute en Eden (Genèse 1 à 3)

L'origine absolue du combat spirituel a commencé avant le temps, avant notre temps, par une révolte totalement mystérieuse de Lucifer, porteur de lumière, qui a conçu la folle idée de s'élever jusqu'à Dieu, avant d'être précipité.

Mais commençons dans notre temps. Dès lors, le sujet se tourne vers nous-mêmes. Pourquoi et pour quel enjeu le combat spirituel ? Dernier venu, l'homme seul a été créé en image de Dieu. Et c'est bien à cause de cette « ressemblance » unique qu'il se trouve engagé dans ce combat. Les puissances mauvaises se sont unies pour la contester et la détruire. Mais Dieu la réclame et la restaure.

Où et depuis quand le combat spirituel ? Dès les origines humaines, en Eden dans le jardin à cultiver et à garder. Le garder de qui ? Le garder de quoi ? Un arbre est défendu parmi tous les autres. Dieu n'a pas mis la barre si haute. Il n'a pas interdit la moitié du jardin. Tous les arbres sont donnés à l'homme, sauf un.

Et voici le tentateur. Et voici la tentation. Puis la chute ! C'est là qu'a commencé le combat spirituel et l'homme est sorti vaincu. Le jour où tu en mangeras le fruit, tu mourras. Ce même jour l'homme est mort spirituellement. Au verdict de Dieu suivent les symptômes en cascade : nudité, honte, peur, fuite, division, accusation, domina-

tion, souffrance, rejet, frustration, séparation. Ce que Dieu dit, s'accomplit toujours.

Alors la malédiction frappe. Parole de Dieu au serpent : tu seras maudit. Puis parole de Dieu à l'homme : le sol sera maudit à cause de toi. Quant à l'homme il est frappé mais pas maudit, pas encore (Mat. 25 : 41). Pour l'homme, Dieu pose les jalons du retour possible.

Trois jalons sont donnés comme autant de signes de grâce.

Le premier, par la parole au serpent : *la postérité de la femme t'écrasera la tête, tu lui blesseras le talon*. Nous comprenons que le Christ est ici annoncé dans son sacrifice à la croix. **Le deuxième**, par l'animal que Dieu imole : afin de couvrir la nudité de l'homme déchu. Nous comprenons que Christ immolé nous couvre de sa justice et nous restaure ainsi devant Dieu. **Le troisième** : l'arbre de vie subsiste mais les chérubins à l'épée flamboyante en interdisent l'accès. Nous comprenons que le Christ ouvrira le passage en étant frappé par le châtiment de Dieu. Les trois signes se rejoignent. Ils conduisent à Christ dans son œuvre pour nous. Signes du jugement qui tombe sur lui, pour que nous soit accordée la grâce du Seigneur. Après la défaite de l'homme, le combat spirituel amorce, par le Christ, un tournant décisif et glorieux.

Conclusion de ce premier volet : le combat est désormais installé dramatiquement, universellement. Caïn tue Abel. Lémek polygame chante ses vengeances. Puis survient le déluge comme un signe anticipé du jugement universel final, enfin la tour de Babel symbole de l'orgueil qui veut se faire un nom dans un sursaut d'autonomie. Et puis, et puis... jusqu'à aujourd'hui.

2. Le sommet atteint : le Christ incarné (les Évangiles + Actes 1 et 2)

Comment considérons-nous ce moment unique dans notre histoire ? Comme une étape ou comme un accomplissement définitif ? La question est importante et elle touche notre compréhension du combat spirituel.

Sur ce point les avis divergent. Plusieurs ne voient qu'une étape et évoquent, entre autres, les raisons suivantes :

- Nous sommes quelque part entre la première et la seconde venue de Christ. Tout n'est pas encore pleinement réalisé.
- Nous nous situons entre le « déjà » et le « pas encore ». Il ne saurait y avoir actuellement d'accomplissement définitif.
- L'Écriture elle-même utilise des expressions qui évoque le « devenir » d'une situation présente incomplète. Nous n'avons que les arrhes de l'Esprit, nous n'avons pas encore atteint la perfection, le but, etc.

Pour juger de cette question si importante nous devons absolument dépasser nos situations personnelles et nous élever au niveau de la révélation globale. Nous devons saisir l'importance décisive et la grandeur inégalée du sacrifice de Jésus.

Parler d'une étape c'est confondre deux choses : l'œuvre historique de Christ accomplissant une fois pour toutes la Loi et les Prophètes, et... l'appropriation progressive dans notre vie personnelle de ce que Christ a caché dans sa Croix. Les paraboles du royaume nous permettent de saisir ce qui est déjà fait et pourtant encore à accomplir.

Parler du sommet n'est pas exagéré. Le Créateur est devenu créature : la Parole a été faite chair. L'incarnation n'est pas une théophanie fugitive. Jésus s'est incarné dans le sein de sa mère neuf mois avant de naître. Voilà qui devrait faire réfléchir ceux qui touchent aux embryons. Le combat spirituel passe aussi par là.

L'Éternel est ainsi entré dans le temporel. Quand les temps ont été accomplis, Dieu a envoyé son Fils né sous la loi. Venant sur terre, il récapitule et abolit le culte mosaïque, tous les rites sacrificiels de l'ancienne alliance (Hébreux). Il accomplit et magnifie toutes les promesses de l'Ancien Testament. Il est le Dieu qui sauve Israël, et sauve le monde en même temps car Israël est le canal par lequel l'eau vive doit couler pour inonder le monde par le message de la Bonne Nouvelle. Jésus a dit à la Samaritaine : « *Le salut vient des Juifs* » (Jean 4 : 22).

Nous connaissons tous Jean 3 : 16. Mais le verset suivant ? « *Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour qu'il juge le monde, mais pour que le monde soit sauvé par lui.* » Et le suivant ? « *Celui qui croit en lui n'est pas jugé, mais celui qui ne croit pas est déjà jugé parce qu'il n'a pas cru au nom du Fils unique de Dieu.* » Et les suivants ? « *Et ce jugement, c'est que la lumière étant venue dans le monde, les hommes ont préféré les ténèbres à la lumière parce que leurs œuvres étaient mauvaises. Celui qui pratique le mal hait la lumière et ne vient point à la lumière de peur que ses œuvres ne soient dévoilées, mais celui qui agit selon la vérité vient à la lumière parce que ses œuvres sont faites en Dieu.* »

Nous sommes ici très exactement ***au cœur du combat spirituel***. Le Christ est la pierre d'angle, le seul fondement posé. Par lui, en lui, les trois signes perçus dans Genèse 3 sont accomplis, définitivement.

Et tout ce qui doit encore se passer : le retour de Christ, l'enlèvement des croyants, le jugement du monde, les nouveaux cieux et la nouvelle terre sont simplement et directement la conséquence de ce qui s'est passé à la croix de Christ. Le Père ne fait que prolonger ce que le Fils a accompli à Golgotha.

Au dossier du combat spirituel, Jean 12 est incontournable. Jésus y parle de la manière dont il envisage les moyens de combattre. Il révolutionne nos notions d'élévation. Il nous fait entrer déjà dans le drame de sa passion, et conclut par un « maintenant » décisif : *L'heure est venue où le Fils de l'homme doit être glorifié* (v.23). De quoi parle-t-il ? Le verset suivant nous l'apprend : du grain de blé qui doit tomber en terre pour porter beaucoup de fruit. La marche vers la gloire du trône passe par la mort de la croix. Aurions-nous encore une hésitation ? Les v. 32-33 nous obligent : « *Quand j'aurai été élevé de la terre, j'attirerai tous les hommes à moi... il indiquait ainsi de quelle mort il devait mourir.* » Et c'est bien ici que la voix du Père se fait entendre. Jésus en donne aussitôt l'interprétation à une foule désarmée et complètement dépassée. Il dit : « *Maintenant a lieu le jugement de ce monde, maintenant le prince de ce monde sera jeté dehors.* »

Au moment où le Christ meurt sur la croix, le combat spirituel prend un tournant décisif et définitif. Une des sept paroles l'atteste. Au moment de remettre son esprit entre les mains du Père, Jésus dit : « ***Tout est accompli*** » (Jean 19 : 30). Cette parole à elle seule ne permet plus de parler simplement d'étape mais devient le point de référence absolu à partir duquel nous luttons et combattons avec l'espérance de la victoire totale.

Oserais-je dire que nous sommes un pied dans le « déjà » et un autre dans le « pas encore ». La formule est audacieuse. Il ne faut pas qu'elle prêle à confusion. Nous ne

marchons pas en boitant mais nous sommes néanmoins, simultanément dans une situation double : encore dans le temps et déjà participant à l'éternité ; encore sur la terre et déjà assis dans les lieux célestes en Christ. Que dit Colossiens 1 : 12-14 ? *« Rendez grâces au Père qui vous a rendus capables d'avoir part à l'héritage des saints dans la lumière. Il nous a délivrés de la puissance des ténèbres et nous a transportés dans le royaume du Fils de son amour en qui nous avons la rédemption, le pardon des péchés. »*

3. L'équipement nécessaire

Nous avons bien compris que nous ne saurions nous croiser les bras mais que nous sommes nécessairement engagés dans une lutte gigantesque. Ephésiens 6 parle de principautés, de pouvoirs, de ténèbres d'ici-bas, d'esprits du mal dans les lieux célestes. Les dimensions du combat sont à la mesure du ciel et de la terre.

Nous n'avons pas cherché ce combat. Nous y sommes impliqués malgré nous. Trois expressions nous renseignent sur les intentions du Malin :

- 1) les manœuvres du diable,
- 2) le jour mauvais,
- 3) les traits enflammés du Malin.

Assurément la vie chrétienne n'est pas une promenade de santé. Nous sommes avertis que nous n'avons pas à lutter contre la chair et le sang. Nous ne luttons pas avec des armes terrestres contre des êtres terrestres pour les mettre physiquement à mort. Nous laissons ces faux combats spirituels aux intégrismes de ce monde. L'enjeu est ailleurs, bien plus redoutable.

Ce combat est totalement en dehors de nos possibilités intrinsèques. Nous avons besoin d'un recours et d'un secours et nous l'avons. Les armes de Dieu nous sont promises, offertes. Nous ne pouvons combattre que par elles.

La description de la panoplie fait apparaître un soldat « à l'ancienne ». Une forme de parabole. Le personnage est symbolique. La description qui est sommaire énumère des éléments matériels qui reçoivent aussitôt leur signification spirituelle. C'est elle qui compte. Dépassons les « armes du soldat romain » pour aller aux armes de Dieu.

Il faut remarquer que la première mention est pour la vérité. Si nous voulons combattre victorieusement, nous devons être vrais de la vérité de Dieu. Jésus est le chemin, la vérité et la vie. Si ce point n'est pas acquis, inutile d'aller plus loin.

L'accent est mis deux fois sur l'expression : toutes les armes de Dieu, v. 11, 13. Elles sont siennes. Il accepte qu'elles deviennent nôtres. Nous voilà rassurés, mais aussi avertis. Elles deviennent nôtres, en restant les siennes. Avec ces armes, je n'ai pas le droit de faire ce que je veux, de combattre mon propre combat, pour ma propre gloire.

Vous demanderez si c'est possible. Il semble que oui. Selon Matthieu 7, des gens qui auront prophétisé, chassé des démons, fait beaucoup de miracles s'entendront dire : « Retirez-vous de moi, je ne vous ai jamais connus ».

Ephésiens 6:10 commence par une merveilleuse promesse : « *Fortifiez-vous dans le Seigneur... revêtez-vous...* » À la nécessité du combat répond la possibilité de nous revêtir du Seigneur lui-même. L'expression « dans le Seigneur » montre qu'il s'agit bien de sa personne, et il nous donne aussitôt « sa force ». Ainsi, notre souci d'être bien équipés trouve sa réponse lorsque nous sommes dans le Seigneur. Avec lui, et par lui, nous avons tout en suffisance et en plénitude.

Ephésiens 6 : 17 termine par : « *Prenez l'épée de l'Esprit qui est la Parole de Dieu.* » Dans le descriptif, c'est la seule arme offensive. L'Esprit a donné la Parole. Et la Parole est Esprit et Vie. La voilà, l'épée à deux tranchants. Prétendre à l'Esprit sans avoir la Parole, ce n'est plus avoir l'épée de Dieu, comme d'ailleurs se réclamer de la Parole en négligeant l'Esprit. Les deux situations sont identiques dans leur résultat, chaque fois l'épée de Dieu est absente. Et sans elle, nous ne pouvons pas combattre les puissances mauvaises.

Le mot de la fin met l'accent sur **la prière**, et avec quelle insistance : « *Priez en tout temps par l'Esprit, avec toutes sortes de prières et de supplications. Veillez-y avec une entière persévérance. Priez pour tous les saints et aussi pour moi...* »

Quelle prière ? Il est précisé que nous devons considérer la diversité offerte dans ce domaine : « toutes sortes de prières ». Nous ne pouvons nous cantonner dans la prière répétitive, froidement liturgique. Elle doit s'adapter aux besoins des autres : « ... *pour tous les saints... et pour moi* », dit Paul. Elle est combative. L'apôtre ne demande pas à être protégé des difficultés, mais d'avoir de la hardiesse pour proclamer la Parole du Seigneur. Hardiesse et sagesse. De la prière, nous passons à la supplication. Pouvons-nous la comparer à la prière puissance 10 ? C'est la prière du combattant qui ne lâche pas prise. D'ailleurs c'est bien sur ce point que l'accent est mis « *veillez-y avec une entière persévérance* ». Nous le savons. Mais le pratiquons-nous ? Car dans le combat spirituel, rien ne doit rester au seul niveau de la théorie verbale.

En parler c'est bien et nécessaire. Mais nous devons rapidement entrer dans la pratique.

La prière rejoint la Parole-Esprit. Par la prière, nous manions l'épée de Dieu. À sa Parole, nous joignons la

nôtre inspirée de la sienne. Nous entrons ainsi dans le même combat par les mêmes armes du même Seigneur. C'est notre salut.

Il y a d'autres formes encore de la prière que nous entendons très peu aujourd'hui, peut-être trop peu. Prière d'humiliation, de repentance, peut-être aussi de consécration renouvelée. Elles font pourtant partie du combat spirituel. Et de la louange, que faut-il en dire ? Assurément, elle n'est plus l'enfant pauvre. Nous avons du chemin à rattraper et nous l'avons fait. La louange garde son importance et sa valeur dans le combat spirituel, à une condition, c'est qu'elle ne se fasse pas envahissante, investie à elle seule de toutes les vertus, sorte de louange-enzyme-glouton. Alors elle serait incantatoire. Et l'étant, elle deviendrait païenne. Nous devons veiller à garder le sens de la mesure. L'issue du combat pour nous en dépend aussi.

Pour être vainqueur, nous devons revêtir Christ et marcher sur ses traces. « *Celui qui déclare demeurer en lui, doit aussi marcher comme lui, le Seigneur, a marché.* » (1 Jean 2 : 6). Revêtir Christ c'est se tenir devant sa croix — là où il a payé notre rançon ; devant le tombeau vide — là où nous avons reçu les certitudes de la vie éternelle ; devant le trône de la grâce — là où nous sommes invités à demander miséricorde et grâce, sagesse et force, et où nous sommes exaucés... secourus dans nos besoins.

Aller à la croix, au tombeau et au pied du trône, c'est passer et repasser partout où le Christ a été pour nous sauver et pour nous associer à sa victoire.

4. Les fronts du combat spirituel

Il est indispensable de les mentionner. On n'équipe pas des soldats pour les envoyer n'importe où, où bon leur

semble ! Une armée a un chef, une stratégie. L'ennemi occupe des fronts. Nous devons les connaître. Nous n'avons pas le droit à l'erreur.

Par où commencer ? Peut-être en faisant cette première remarque importante, que le combat spirituel n'est pas une arène dans laquelle nous descendons pour offrir un spectacle à nos admirateurs. Chaque fois qu'il devient un *show*, un acte médiatique, et il l'est trop souvent, il n'est plus qu'une caricature sans signification du vrai combat spirituel. Il est beaucoup trop sérieux pour être un spectacle.

Un combat mais plusieurs fronts, de multiples engagements mais une victoire. Nous pouvons regrouper les fronts en quatre secteurs. Nous ne devons pas les cloisonner, car souvent ces fronts nous obligent à des combats simultanés. Ils peuvent interférer. L'ennemi est rusé et se voudrait destructeur sur tous les plans.

a) Premier front : à l'intérieur de nous-mêmes.

Ce qui précède a suffisamment établi la chose. Des exhortations ont été données, des avertissements aussi. Nous ne nous y arrêterons pas davantage maintenant, sinon pour rappeler la priorité de ce front par deux paroles de Paul : Actes 20 : 28. Aux anciens d'Ephèse il dit : « ***Prenez donc garde à vous-mêmes et à tout le troupeau sur lequel le Saint-Esprit vous a établis évêques pour faire paître l'Église de Dieu...*** » ; à Timothée dans 1 Tim. 4 : 16 : « ***Veille sur toi-même et sur ton enseignement, avec persévérance.*** »

Il n'est pas inutile de redire que la victoire, sur ce front comme sur les autres, ne dépend pas d'abord des charismes mais de la sainteté de notre vie personnelle... une autre manière de dire « dans le Seigneur ».

b) Deuxième front : la famille.

Celle dans laquelle nous vivons comme parents ou comme enfants. 1994 a été déclarée « année de la famille » par l'UNESCO. Mais nous n'avons pas attendu la décision de cet organisme pour saisir l'importance de la famille, cellule de la société. Toutes les années, depuis les origines, ont été celles de la famille.

La première famille d'Adam et d'Eve avec Caïn et Abel prouve combien la famille est dramatiquement impliquée dans le combat spirituel. La femme n'a pas gardé sa place parce que son mari n'a pas pris la sienne. Un frère a tué l'autre par jalousie et vengeance.

La famille est, par excellence, le lieu où les masques tombent. On ne peut y jouer perpétuellement la comédie. On y est comme on est en réalité. Entre époux, parfois une certaine connivence s'installe. La femme sauve les apparences pour ne pas humilier son mari. Le mari fait de même pour ne pas perdre la face. Mais les enfants ? Ils savent bien et réagissent d'autant. Ils sont trop spontanés pour entrer dans les combines. Et lorsqu'ils le font malgré tout c'est pour se perdre à leur tour. Malheur, disait Jésus, à qui sera en scandale à l'un de ces petits.

Si nous voulons juger de la vie d'un responsable, pasteur ou ancien, ne le regardons pas alors qu'il est en chaire, allons plutôt l'observer dans sa maison. Cela ne signifie pas que chaque fois qu'un enfant « tourne mal » c'est la faute des parents. La conversion de nos enfants n'est jamais une prime donnée à notre fidélité, mais une mesure de grâce.

Projetons toutes les exigences de la Parole de Dieu qui nous obligent intérieurement, dans notre vie de famille, dans nos relations conjugales, parentales, filiales. Loyauté, vérité, amour, fidélité, transparence, joie... et

humour devraient être le partage du pain quotidien... avec la foi, et la prière. Si notre vie est sainte, que notre foyer le soit aussi et que Dieu nous soit en aide.

Sachons en tout cas que l'ennemi guette le front de la famille. Elle offre des points naturellement faibles par les conflits personnels qui peuvent si vite surgir.

c) Troisième front : l'environnement circonstanciel.

Il s'agit de tous ces imprévus qui surgissent et font basculer l'harmonie en un instant. Une visite chez le docteur et le pronostic d'un cancer ; un examen de laboratoire et le verdict d'une maladie incurable ; une sortie en voiture et un accident qui se termine à l'hôpital pour les uns, à la morgue pour les autres ; une lettre inattendue de licenciement et le spectre du chômage qui commence, etc.

Nous ne manquons pas d'être frappés par le caractère de soudaineté. Le voilà «le mauvais jour» dont parle Ephésiens 6. Aussitôt, nous sommes sollicités à l'extrême et il s'agit de combattre le bon combat de la foi, de faire nôtres ces paroles de Jésus dans Luc 12 : *« Ne vous inquiétez pas pour votre vie de ce que vous mangerez, ni pour votre corps de quoi vous serez vêtus. La vie est plus que la nourriture et le corps plus que le vêtement. Regardez les corbeaux. Ils ne sèment ni ne moissonnent, ils n'ont ni cellier, ni grenier et Dieu les nourrit. Ne valez-vous pas beaucoup plus que les oiseaux ? Qui de vous, par ses inquiétudes, peut ajouter une coudée (toute petit rallonge) à la durée de sa vie ? Et si vous ne pouvez pas la moindre chose, pourquoi vous inquiétez-vous du reste ? »*

C'est une chose de connaître ces textes, c'en est une autre de les vivre lorsque nous sommes dans le besoin. Le combat spirituel y oblige, les armes de Dieu nous le

permettent. Les promesses de Dieu ne sont pas des paroles d'hommes.

Dans les circonstances adverses, nous devons et pouvons nous y attacher en sachant que toutes choses sont dans les mains du Seigneur. Nous ne voyons pas encore d'issue. Mais Dieu connaît déjà la réponse, elle est déjà en marche. Confiance, confiance, confiance en un Dieu qui ne ment jamais.

d) Quatrième front : l'environnement relationnel.

Dieu place sur notre chemin des hommes et des femmes que nous allons devoir aider. Ce sont ces « *bonnes œuvres que Dieu a préparées d'avance afin que nous les pratiquions.* » (Eph. 2 : 10)

Pour beaucoup, aujourd'hui, c'est sur cet aspect qui se concentre le combat spirituel. Nous avons compris qu'il déborde largement ce seul plan. A tout concentrer sur ce front, nous pourrions en arriver à négliger les autres fronts. L'environnement relationnel occupant pratiquement toute la place, il peut y avoir des exagérations et des dérapages. D'où la réaction, chez certains, de ne plus trop vouloir considérer cet aspect du combat. Ce serait une erreur. Le besoin est grand et nous devons être prêts à assumer tout ce que le Seigneur nous demande de faire en son nom et pour sa gloire.

Il y a des hommes et des femmes qui ont besoin d'une main tendue, d'un foyer ouvert, d'un regard de compassion, d'une oreille attentive, d'un accompagnement éclairé, d'un cœur rempli d'amour, d'une prière-secours. Tout cela dans une attitude patiente, persévérante et humble, marquée par la douceur à l'image du Christ qui était doux et humble de cœur.

Nous n'avons pas le droit de dominer sur les autres, de leur faire violence. Nous ne devons pas nous imposer et nous rendre indispensables. Considérons comment le Christ a respecté chaque homme, chaque femme. Réfléchissons à deux fois avant de nous engager sur le terrain des paroles prétendues d'autorité. Conduisons à Christ, conduisons à la Parole de Dieu, à ses promesses. Invitons à la foi et à la repentance. Soyons sûrs que nous distinguons bien, dans chaque situation, entre les coupables et les victimes. Ne faisons pas de confusion. Restons des bergers, pas des directeurs de conscience.

Le vrai combat spirituel n'écrase jamais l'autre. Méfions-nous de nos recettes toutes prêtes. Sachons comprendre le temps de Dieu et prendre son rythme. Nous n'avons pas le droit d'aller plus vite que lui. Nous n'avons pas davantage le droit, en cas de non-réponse, à conclure par une accusation qui ajoute aux problèmes et à la détresse des autres. Il y a trop de fausses notes en ce domaine.

En conclusion

Sommes-nous prêts à entrer dans le combat ? Éprouvons notre cœur au plus profond de nous-mêmes. N'y a-t-il pas dans nos vies un lien, une habitude dont nous ne parlons à personne mais qui nous fait souffrir et qui peut faire souffrir les autres ? Un péché non confessé, pas encore abandonné ? *« Tant que je me suis tu, mes os se consumaient, ma vigueur n'était que sécheresse... J'ai dit : J'avouerai mes transgressions, et tu as effacé la peine de mon péché. »* (Ps. 32).

Il est essentiel de vivre, devant le Seigneur et devant les hommes, dans une totale transparence. Notre homme extérieur se détruit. Nous pouvons croire à la guérison mais

tous nous vieillissons et finissons par mourir. Le combat spirituel se situe, lui, principalement en l'homme intérieur qui se renouvelle de jour en jour.

Courage et force dans le Seigneur. Combattons jusqu'à la fin, la victoire est au bout. Et déjà le Seigneur nous la donne.

UN DIEU
PRÉSENT
DANS NOS
ÉCHECS
(Témoignage)

Jacqueline Ranc
Mère de famille
St-Légier

Tout au long de ma vie chrétienne, Dieu ne m'a pas enlevé les épreuves ou les échecs, mais il a permis que je vive avec.

Souvent des amis qui traversent un moment difficile me demandent de prier pour eux. Lorsque je leur répond affirmativement, je ne peux pas m'empêcher de leur dire aussi: «je vais surtout demander à Dieu de vous aider à discerner comment accepter votre situation présente, parce que c'est là tout le mystère.»

Qu'est-ce le chrétien demande à Dieu la plupart du temps, quand il y a un obstacle, une épreuve, une maladie ou un échec? On demande aussitôt à Dieu de résoudre le problème, d'enlever l'obstacle, de guérir immédiatement! Cela paraît logique.

Que nous soyons croyant ou non, la vie sur cette terre est parsemée d'embûches. Cela semble injuste, car il y a ceux qui réussissent et ceux qui ratent.

L'homme ne comprend pas toujours ce qui lui arrive. Il se pose des questions, notamment des «pourquoi?». Mais il est préférable de dire: «comment?» — «comment accepter, comment surmonter l'épreuve?» Dieu ne va peut-être pas nous tirer de là comme ça, d'un coup. Il ne va pas non plus nous expliquer ce qui nous arrive, on le découvrira peut être plus tard. Mais il nous dit: «Je suis là, au milieu de tes échecs et de tes épreuves.»

Ce n'est pas seulement quand tout s'est bien passé que l'on doit dire: «Ah! C'était formidable, Dieu était avec moi!»

L'échec est présent dans nos vies. Je crois qu'il faut l'accepter. Mais la foi est là aussi, et c'est ce qui nous aide à voir l'échec avec un regard différent.

Avoir un enfant handicapé, est-ce un échec?

Le jour où nous avons compris que notre fils Emmanuel n'avait pas été complètement guéri de sa méningite, il m'a fallu admettre la réalité de la situation.

Attention ! Ne croyez pas que je sois venue vous dire : « J'ai eu plein de difficultés et j'ai très bien réussi à les surmonter ! » Non, je voudrais partager ce que j'ai compris au travers de ces difficultés et raconter ce que Dieu a fait dans ma vie.

Dieu m'a aidée à surmonter les circonstances de la vie de tous les jours qui étaient pour moi différentes de celles des autres mères de famille. Pour ma part, ce que je considère comme une possibilité d'échec, c'est la manière d'aborder ce qui nous arrive : si je me tourmente, si je culpabilise ou si je m'accuse, j'aurai tendance à considérer que c'est un échec personnel. Et pourtant, il faut admettre son incapacité, et c'est le seul moyen de progresser. L'échec m'a été utile dans la mesure où j'ai accepté de faire un pas en avant. Et je ne crois pas que Dieu veuille nous condamner si on se pose des questions.

Quand nous nous sommes rendu compte du retard d'Emmanuel, nous avons prié, et chaque fois, après, j'avais la paix, alors même que les progrès d'Emmanuel étaient loin d'être rapides.

Je raconte ce que j'ai vécu dans le livre « Je suis la maman d'un enfant handicapé »¹.

Vingt-quatre heures après sa naissance, notre enfant fut terrassé par une méningite. Alors que je ne l'avais presque pas eu dans les bras, il fut transporté d'urgence à l'hôpital où il resta 15 jours entre la vie et la mort. C'est à ce moment-là que je compris pourquoi nous lui avons donné ce prénom : Emmanuel, qui signifie « Dieu avec nous ». Dans cette chambre de clinique, Dieu était avec moi, j'avais la paix malgré l'angoisse, malgré la séparation d'avec mon bébé.

¹ Je suis la maman d'un enfant handicapé, Jacqueline Ranc, Éd. Contrastes, C.P. 84, CH-1806 Saint-Légier, 1986

Emmanuel nous fut rendu à six semaines et nous avons cru qu'il était guéri. Je suis très reconnaissante d'avoir eu une période de quelques mois pendant laquelle je me suis occupée de mon bébé sans me rendre compte qu'il n'était pas comme les autres. Puis les doutes ont commencé, les progrès étaient lents et je le comparais avec les enfants de mes amies.

Ce fut alors la période des haut et des bas, des espoirs déçus et des efforts par moi-même : je voulais trouver une solution humaine à cette situation. Chaque fois que je priais, j'avais la paix, la même paix qu'à la clinique : Emmanuel est bien comme ça, Dieu le bénit et cela suffit. Pourtant cela paraît un peu simpliste et de ce fait j'oubliais vite cette certitude pour retomber dans mes questions.

D'un autre côté cet enfant, malgré son retard, était un rayon de soleil qui chantait et riait toute la journée. Progressivement je m'habituais à l'accepter comme il est.

Mais la vie n'était pas facile : Emmanuel était très vif et il s'agitait beaucoup, faisant toujours le même geste en se tapant la tête. Il criait fort dans la rue ou dans les magasins et je me faisais remarquer. À trois ans il ne marchait pas, il fallait le tenir et mon dos me faisait mal. L'oculiste ne nous donnait pas grand espoir quant à sa vue.

Un jour dans une salle d'attente je tombais sur un article intitulé : « L'idiot du village est mort ». En résumé, la conclusion était la suivante : les gens qui connaissaient ce « retardé » pensaient que sa mort était une délivrance, mais sa proche famille qui l'aimait comme il était, le pleurait car leur rayon de soleil leur avait été enlevé.

Je crois que depuis ce jour je n'ai plus désiré qu'Emmanuel soit autrement. J'ai carrément arrêté de le comparer aux autres. J'ai compris que s'il n'était pas dans la norme humaine, il était comme Dieu avait permis qu'il soit. Notre échelle des valeurs n'est certainement pas la

même que celle de Dieu. Sur cette terre tout doit être performant, depuis le berceau jusqu'aux hautes études, mais pour Emmanuel il en va différemment: il est lui, il est «Dieu avec nous».

Pour moi, un enfant handicapé n'est pas un échec. La manière de l'accepter aurait pu en être un.

Ma vie aurait pu être empoisonnée par l'amertume si je n'avais pas compris une chose essentielle dans la foi chrétienne, à savoir qu'aux yeux de Dieu, les valeurs sont à l'inverse de celles de notre monde. Conséquence pratique: finie cette recherche de la gloire, cette quête de l'absolu, ce désir de grimper toujours plus haut et cette déprime devant les échecs. Non! l'important pour Dieu c'est tout autre chose. Grand ou petit, handicapé ou bien portant, conforme au moule ou marginal, semblable à tous les autres ou différent, peu importe! Dieu nous aime, et il est avec nous dans nos épreuves.

Cette terre de labeur, de tristesse et d'espoir prendra fin un jour et l'Éternité dans la présence de Dieu nous attend. Nous connaissons alors un monde où il n'y aura plus ni pleurs ni souffrances. Les handicapés seront des êtres à part entière. Comme disait le Général de Gaulle à l'adresse de sa femme le jour du service funèbre de leur fille Anne, qui était handicapée: «Venez. Maintenant, elle est comme les autres».

Je constate que dans ma vie, Dieu n'a pas enlevé les épreuves. Les circonstances... il faut faire avec. Le week-end, quand Emmanuel est là, on peut difficilement sortir. Je dois l'habiller, le laver, l'accompagner. Cependant, il nous apporte beaucoup, il est attachant, très gai et, comme il aime beaucoup la musique, nous avons du plaisir à en faire avec lui.

Mais je dois encore aborder un autre sujet d'échec qui est en rapport avec la surdité de mon mari. Il vous en

parlera lui-même. Quand Paul a subitement perdu l'ouïe en septembre 1986, j'ai été terriblement affectée. Depuis lors, notre façon de vivre a été perturbée. Avant, je menais une vie relativement calme, mais depuis que Paul a perdu l'ouïe, ma disponibilité a dû être accrue, principalement parce que tout passe par le téléphone. Du fait que Paul n'est plus en mesure de téléphoner, je suis devenue son oreille ! Au début, je n'étais pas capable de faire face à toutes les situations, mais avec le temps je progresse ! Je constate de temps à autre que mon tempérament reprend le dessus, que mon égoïsme remonte à la surface ; je commence à me révolter et rien ne va plus. Dans ce cas précis, c'est un échec.

Je crois que ce qui compte c'est de plaire à Dieu, et de s'accepter tel qu'on est ; c'est aussi lui faire confiance car Christ est là.

Si on veut vivre en chrétien, l'échec ou la réussite deviennent secondaires par rapport à nous. Ce qui compte en premier, c'est que Dieu soit glorifié par notre attitude de tous les jours.

Être enfant de Dieu, c'est vivre pour Christ, et c'est là une réalité bien plus importante que d'analyser ses échecs ou de se lamenter.

Le but de notre vie, c'est de rechercher la présence de Dieu. Or par les épreuves et les échecs, Dieu se révèle à nous.

À
L'ÉCOLE
DE
L'ÉCHEC
(Témoignage)

Paul Ranc
Diacre de l'Église Évangélique
Réformée du canton de Vaud
St-Légier

Échec et Foi ? Le sujet est excellent, du moins pour moi ! Mais le choix de ce thème n'est-il pas un peu saugrenu ? En effet, dans certains milieux chrétiens, on aurait tendance à parler de victoire, de miracle, de bonheur, et ainsi de suite. Certes, il n'est pas faux de parler de ces choses-là, mais notre vie est-elle faite de miraculeux seulement ? Expérience faite, ma réponse sera plutôt négative.

Par pudeur, ou par faiblesse, le chrétien parle rarement de ses échecs. Ce sont les bénédictions, les délivrances, les réponses divines qui prédominent. Et pourtant, l'échec fait partie intégrante de notre vie. Je dirais même plus : notre existence terrestre est marquée plus par les échecs que par les victoires. Nous n'avons jamais comptabilisé nos échecs et nos défaites. Cependant, si l'on réfléchit quelques instants, les échecs sont plus instructifs, du moins sur le plan de la foi, que les victoires.

De grandes «victoires»...

Ma vie a été faite de hauts et de bas. Il serait exagéré d'affirmer que mon existence n'a été que faite d'échecs. Ma conversion à Christ est à mes yeux le plus grand miracle. N'est-ce pas extraordinaire de découvrir le salut dans une famille athée, communiste et «stalinienne» de surcroît ? N'est-ce pas merveilleux que Dieu ait incliné le cœur de mon père, qui était toujours athée, pour me payer mes études de théologie à l'Institut Biblique de Nogent-sur-Marne ? Je pourrais citer d'autres exemples, entre autres ma consécration diaconale et mon service dans l'Église réformée vaudoise, qui prouvent que Dieu, au moment voulu, donne à ses enfants des victoires qui marquent une vie tout entière.

Mon premier échec

À côté de cela, j'ai assumé, avec peine et difficulté parfois, des situations contraires qui se sont soldées par des échecs, et même par de graves défaites. J'ai raconté tout cela dans mon livre¹. Les échecs existentiels m'ont frappé de nombreuses fois et ma confiance en Dieu a été, en quelques occasions, sérieusement ébranlée, mais jamais elle n'a été mise à terre. Compté, sonné, mais jamais k.-o. En d'autres termes, les épreuves « terrestres » peuvent nous toucher profondément dans notre chair et notre âme, mais Dieu est celui qui, en toutes circonstances, nous garde et nous fortifie spirituellement.

Mon premier échec remonte à l'âge de dix ans. J'étais jeune, mais j'avais un projet de carrière : je voulais devenir médecin. Ma motivation était profonde. Je désirais de tout cœur servir tous ceux souffrent. Hélas, un stupide accident de voiture mit fin à ce beau rêve. J'étais devenu sourd et je compris dès lors que je ne serais jamais médecin. Mon désespoir fut immense. Ma douleur aussi. Je subis en effet pas moins de quatorze opérations. Je me rappelle de la dernière intervention chirurgicale. J'avais souffert terriblement, j'étais tombé en syncope... J'avais dit à ma mère, assise à côté du lit : « Maman, je préfère mourir plutôt que vivre ».

J'ai toujours considéré cet accident de voiture comme un échec. J'étais un élève doué, j'étais motivé... Et puis, plus rien. J'ai vécu des moments difficiles. Pour moi, l'échec était total. Il n'y avait aucun moyen pour revenir à la situation antérieure. Tout était fini. J'ai assumé cet échec seul. La souffrance, puis la révolte et la résignation,

¹ Je ne fais aucun de ma vie, Paul Ranc, Éd. Contrastes, C.P. 84, CH-1806 Saint-Légier, 1991

ont fait de moi un « athée pur et dur ». L'échec du non-croyant est celui du combat contre la solitude et la fatalité. C'est une lutte inégale, le désespoir prenant souvent le pas sur l'espoir.

Savoir attendre l'heure de Dieu

Comme je l'ai écrit dans mon livre, ma conversion et mon appel au ministère ont été des moments forts dans mon existence. Mes premiers pas dans ma vie chrétienne n'ont pas été faciles. J'étais souvent victime de mon tempérament fougueux et l'impatience me minait. Lorsque Dieu m'appela à ce ministère particulier qui est le mien, j'étais prêt à tout, sauf à attendre vingt ans !

Le jeudi 20 avril 1967, à Matha, Dieu m'appela à son service. C'était au cours de ma deuxième année d'étude à l'Institut Biblique de Nogent. La soudaineté de l'action de Dieu m'avait surpris, et je pensais qu'aussitôt mes études terminées, je trouverais une place dans l'œuvre de Dieu. Eh bien, non ! Le « désert » commençait, un long désert, morne et ponctué par des échecs.

Au mois d'août 1968, mon père décède. Comme il n'avait pas pu nous reconnaître civilement, ses avoirs furent bloqués et mes frères et moi avons dû quitter notre appartement. Comme je n'avais pas trouvé une place dans le ministère, j'entrepris un « Tour de France ». De Nîmes à Paimpol, en passant par Lens et Clermont-Ferrand, je cherchai ma place. Une année plus tard, je revins à Nice, découragé et désabusé. Mon voyage n'avait été qu'une succession d'échecs. J'avais cru que « ça marcherait », qu'enfin j'aurais « une place au soleil ».

C'était au mois de février. Le Carnaval de Nice battait son plein. Quant à moi, j'étais seul, sans emploi. Je n'avais

plus d'argent et j'avais faim. Je criais à Dieu. Le pire allait venir : au bout de tout, j'acceptai de vendre des confettis. J'en ai vendu des dizaines de cornets pour un misérable gain. De retour dans ma chambre, j'étais désespéré : « Seigneur, faire des études de théologie, et vendre des confettis, pourquoi ? » Ma désillusion était grande. Tandis que mes condisciples de Nogent exerçaient des responsabilités dans leurs églises respectives, pour ma part, je tournais en rond dans mes problèmes. J'étais malade (affection du foie), et sans sécurité sociale, sans travail. J'avais faim, et mon avenir était bouché car personne ne voulait engager une personne malentendante.

J'ai vécu ces moments terribles comme un échec personnel. J'étais culpabilisé, je ne savais plus à quelle porte frapper. J'avais foi en Dieu, je croyais au Dieu souverain et au Dieu de grâce, je suis redevenu romantique. Je lisais la Bible, mais aussi Lamartine. Je vivais cette situation paradoxale tantôt bien, tantôt mal. Je croyais que Dieu voulait fortifier ma foi, mais je ne comprenais pas la dureté et surtout la succession des épreuves. Je me disais : Quelques épreuves, d'accord. Mais tout ça, non ! Sous l'influence du romantisme lamartinien, j'ai développé une « philosophie de l'échec ». L'échec était l'arbre qui cachait la forêt. L'échec faisait partie de ma vie, et je ne voyais plus le bonheur. Plus exactement, je le voyais à travers les orages de la Nature. Le bonheur était *virtuel*, et non réel. Autrement dit, illusion.

Cependant, la foi se manifestait toujours en moi, et à cause de cela, je n'y comprenais plus rien. Je lisais la Bible et j'essayais de prendre les promesses de Dieu, à la lettre, selon l'Esprit, avec le cœur. Mes prières étaient de confiance et de certitude. Il se produisit en ma conscience un combat intérieur : promesses de Dieu à venir contre désir de rompre le cercle des échecs et des incertitudes.

L'état de tension était donc inévitable et cela allait m'obliger à me remettre en question.

Finalement, Dieu entendit mes prières et la réponse me vint de Paris. Un foyer de jeunes fit appel à mes services, et c'est ainsi que prit fin une époque particulièrement difficile de mon existence.

Vivre l'échec, c'est se remettre en question

L'échec apparaît pour l'homme comme une défaite. Mais Dieu transforme nos défaites en victoires. Cela a été vrai pour moi.

Plus tard à nouveau, j'ai connu le chômage. Je me rappelle du jour où le préposé m'avait inscrit comme « pasteur au chômage ». Ce jour-là, j'avais été noyer ma peine au milieu des entrepôts du Flon... Au plus profond de mon désespoir, je dis à Dieu : « Je te remets mon ministère ». Je ne comprenais plus rien. L'échec, un de plus, m'avait enfoncé psychologiquement et spirituellement. Un des mes amis rencontré plus tard m'avait dit : « C'est bon pour la chair ! » Mais presque dix années de désert s'était déjà écoulées.

Il faudra encore dix ans pour que le désert prenne fin. Dix ans de plus pour que l'« appel de Matha » se concrétise enfin. Dieu confirmera cet appel de façon dramatique. J'étais diacre dans une paroisse lausannoise et j'étais responsable du « culte de l'enfance ». Lors de la première rencontre, alors que nous chantions un chant de JEM, en une fraction de seconde, mon audition cessa brusquement. Ce fut début d'une épreuve terrible. Perte totale de l'ouïe (125 db, ce qui veut dire que j'entendais à peine un réacteur d'avion au décollage à un mètre !), perte de mon travail de diacre de paroisse, revenus diminués considéra-

blement, sentiment d'être inutile (AI), etc. De plus, j'avais la douloureuse impression d'être un fardeau de plus pour ma femme : avec notre fils Emmanuel, cela faisait deux handicapés dans la famille...

Ces épreuves, la dernière en particulier, fut celle d'une très sérieuse remise en question. Je repartais à zéro. Tout d'abord, ce fut ma femme qui m'exhorta en me disant que Dieu me donnerait un nouveau ministère. Puis, à l'hôpital, une nuit, ce fut le cauchemar : je crus que Dieu m'avait abandonné. Ce fut un moment effroyable. Sensation de vide, d'anéantissement, de mort, d'angoisse. Pire, comme autrefois Job, je m'en suis pris à Dieu et je me considérais comme un « serviteur inutile ». Mais Dieu, dans mon malheur, intervint... Depuis lors, Job est devenu mon ami.

Cette expérience marqua profondément ma vie tout entière. Elle me montra que les échecs sont une source d'enrichissement extraordinaire. À ce niveau, la notion d'échec ou de victoire n'a plus cours, mais j'ai compris cette nuit-là qu'il fallait être entièrement soumis à la volonté de Dieu. Désormais, j'acceptai l'échec (et la victoire) comme faisant partie intégrante de la vie de la foi. Dans tous les cas, Dieu sera toujours glorifié.

L'échec, moyen pédagogique de Dieu

Échec et foi ? Pour moi, ces mots ont une portée considérable. L'échec m'a appris l'humilité devant Dieu et les hommes, l'échec m'a donné l'amour et la compassion pour les défavorisés de la vie, l'échec a transformé ma façon de penser et d'agir. L'échec et la foi ont redonné à ma vie et à mon ministère une nouvelle dimension. Une dimension insoupçonnée et insoupçnable, celle de l'amour infini de Dieu envers ses enfants.

Échec et souffrance vont de pair. Il n'y a pas d'échec sans une certaine souffrance. Celui qui subit un échec connaîtra la peine ou le désespoir. Il sera pour un moment un être à part, un incompris, un inconsolable. Il lui faudra du temps, beaucoup de temps, pour accepter une situation nouvelle. Prendre du recul, être seul face à Dieu, réapprendre à lire la Bible ou à prier, sont, du moins pour moi, le seul moyen pour sortir de l'ornière. Car le danger serait de se complaire dans l'échec. Un échec amène un autre échec, et ainsi de suite. Cette espèce de mortification n'est absolument pas chrétienne. Finalement, l'échec est le meilleur moyen pédagogique pour amener le croyant à reconnaître ses propres limites et à glorifier le Dieu majestueux et souverain.

Si mon existence n'avait été que réussite, jamais Dieu ne m'aurait accordé autant de bénédictions dans ma vie chrétienne. L'apôtre Paul a écrit que toutes choses concourent au bien de ceux qui aiment Dieu². Je sais ce que ce verset veut dire...

² Romains 8: 28

«CRANTER L'ESPÉRANCE»

Hébreux 2

Paul Dubuis, pasteur
Église Évangélique Libre
de Neuchâtel

Déjà... mais pas encore

Les choses ne sont pas ce qu'elles devraient être !
Elles ne vont pas comme elles devraient aller !
«Jusqu'à ce jour, la création soupire et souffre...»

(Rom. 8 : 22)

La création fait l'expérience continue de la lutte, du combat et, surtout, de la souffrance. Non seulement la création, mais encore « nous aussi », les chrétiens qui avons les prémices de l'Esprit. Dès lors, un regard honnête et lucide, un regard courageux sur la réalité ne peut qu'entraîner **le constat, sinon d'échec, pour le moins, de victoires souvent remises en question.**

Toutes nos paroles pour esquiver ce diagnostic n'y changeront rien. « Le dopage spirituel, distillé dans un climat euphorique » fera peut-être illusion. (J. Blandenier, S. & M. no 5-92)

On déclarera avec enthousiasme que l'échec est incompatible avec la plénitude de l'Esprit qui nous a été promise. Empiétant déjà sur le Royaume encore à venir, cette proclamation largement influencée par l'idolâtrie matérialiste exalte et promet beaucoup : beaucoup plus qu'elle ne peut tenir.

Aussi la déception, le découragement, l'incrédulité puis le désengagement risquent fort de suivre cette prédication triomphaliste.

Que dit l'Écriture ?

L'Écriture lance un double éclairage sur les circonstances existentielles de l'Église. D'une part, elle dit la proximité du Royaume par

- les signes de puissance qui le signalent parmi nous,
- les dons avant-coureurs du monde à venir,
- les démonstrations de l'autorité du Christ ressuscité,

- les manifestations charismatiques qui transcendent l'ordre naturel des choses,
- les appuis et les confirmations qui accompagnent le témoignage authentique,
- les communications du St-Esprit qui permettent aux enfants de Dieu de vivre comme des fils héritiers, dès maintenant.

Par ses interventions souveraines, Dieu vient cautionner la prédication de sa Parole et établir la seigneurie de Jésus dans l'Église et par elle. Toutes choses sont réellement sous les pieds du Seigneur: Dieu n'a rien laissé qui ne soit insoumis. Déjà maintenant.

Cependant... Vouloir escamoter la suite de cette révélation revient à amputer la vérité pour n'en retenir que ce qui nous convient; à n'en conserver qu'une partie par laquelle nous humilierions la réalité humaine, toute ordinaire, toute banale, faite aussi de faiblesses, d'échecs et de souffrances¹.

La réalité que Jésus lui-même a connue et assumée.

Refuser le «oui, mais...» de notre condition, c'est saboter la modeste et humble condition des chrétiens qui marchent fidèlement, malgré les épreuves. Celles qu'ils doivent affronter sans intervention miraculeuse, parce que Dieu l'a prévu ainsi.

L'idéalisme dans la vie de l'Église est souvent destructeur de l'Église. Et ceux qui le propagent comme devant être la norme, esquintent les liens fraternels et sèment déception ou irritation².

¹ Je m'inspire ici de l'excellent article «Idéal et réalité», de Yves Darrigrand, paru dans les Cahiers de l'Institut de Nogent — no 82 oct. 1993.

² Voir à ce propos les remarques très fortes de D. Bonhoeffer, dans son premier chapitre («Communauté») de: De la vie communautaire, Delachaux & Niestlé, 1968, rééd. Labor et Fides 1983.

L'Écriture définit clairement le temps présent par ces mots : « cependant nous ne voyons *pas encore maintenant* que toutes choses lui soient soumises ».

Je prétends que ce constat est libérateur. Il nous libère des espoirs illusoires, il nous dégage d'une recherche inquiète, tendue, incessante, angoissée, de la soi-disant volonté de Dieu qu'on assimilerait à l'élimination de toute difficulté, à la résolution de tout problème, à la guérison de toute maladie... si nous étions ce que nous serions censés être ! Le chrétien vit essentiellement d'espérance en Dieu, d'une espérance inébranlable, qui ne trompe pas (Ro. 5 : 5), et non pas de fragiles espoirs à court terme, de satisfactions immédiates liées à

- l'irruption d'un événement favorable
- l'acquisition d'un objet (fut-ce d'une villa pour ses vieux jours !)
- un changement de situation matérielle
- l'obtention d'un exaucement...

Dieu nous appelle à relativiser nos courts espoirs — incertains et fragiles — et à renforcer notre espérance en Lui. C'est une école que souvent seul l'échec peut nous faire suivre.

* * *

Voici un industriel

Dans la force de l'âge.

Il s'est fixé un but, tout à fait louable en soi : se mettre à son propre compte. Monter son affaire. Créer son entreprise personnelle. Fonder une société, jeune et dynamique. Pour cela, il a payé le prix. Matériellement d'abord. Mais, surtout, il a payé de lui-même : en efforts, en travail, en énergie... Il a investi :

- en heures, qui ont filé...
- en argent, qui a fondu...
- en santé: qu'il a perdue.

Nous l'avons vu se courber peu à peu sous le poids écrasant de sa tâche. Lutter, se battre avec un grand courage, s'épuiser.

Un soir, je l'ai retrouvé à l'hôpital, aux soins intensifs, entre la vie et la mort.

Son entreprise est en bout de course.

C'était, au plan matériel, l'entreprise de sa vie. Il lui avait donné une raison sociale. C'était son affaire.

À ce frère dans la foi, que dirons-nous, aujourd'hui, au moment de sa lente convalescence? Quel Évangile lui présenterons-nous? Celui de la prospérité? Ou celui de la réalité? Aurions-nous la méchanceté d'inventer de bonnes raisons à son échec, dont il serait seul responsable?

Je lui ai laissé seule une phrase. Un verset biblique en l'occurrence. « *Après que Jean-Baptiste eut été livré, Jésus alla en Galilée où il prêchait la **bonne nouvelle de Dieu.*** » (Marc 1: 14.)

La contradiction, inscrite dans cette parole, l'échec, l'épreuve, mystérieusement font partie du dessein de Dieu, de l'accomplissement de sa volonté bonne (voyez Hébreux 11 et spécialement dès le verset 35). Ce n'est pas, bien sûr, une réponse qui puisse satisfaire notre soif de solutions rationnelles. Nous porterons toujours en nous la nostalgie des explications définitives. Mais, jusqu'à ce jour, nous n'en n'avons pas. Pourquoi?...

Avec l'Écriture, nous constatons, nous soupignons, nous espérons.

Nous n'expliquons pas.

Au-delà des égarements dont il faut parfois nous attribuer la responsabilité, nous devons absolument convenir, avec ceux qui souffrent des revers de fortune, que le temps

présent n'est pas, selon Dieu, celui où la sécurité est garantie. Ni celui où le succès accompagne nécessairement l'obéissance.

Ou, pire : le temps où l'abondance serait le signe de la bénédiction, ce que sous-entend insidieusement « la théologie de la prospérité » quand elle attise la convoitise des chrétiens.

Non, l'échec n'est pas obligatoirement lié à nos défaillances. Mais il fait partie intégrante de la mise à l'épreuve de notre foi. **D'une foi qui doit apprendre à se nourrir, non pas de la réussite de l'œuvre de nos mains, mais de Dieu seul et de l'assistance du Saint-Esprit.**

Si ce frère en la foi se met à espérer selon Dieu, je crois que le Seigneur lui confiera d'autres responsabilités. Ou qui sait, un jour dans le Royaume : la gestion d'une ou de dix villes ? !! (Luc 19 : 17.)

— En attendant, dit-il, ces difficultés nous ont attachés l'un à l'autre, ma femme et moi. Et puis nous nous sommes rapprochés de nos enfants. Et il ajoute : Tout ça... ça soude !

* * *

Une famille très durement éprouvée

La femme, encore jeune, subit une maladie incurable. On peut bien sûr enjoliver et dire les choses autrement. Ça n'empêche pas qu'elle la subit, contre son gré, contre sa volonté, contre son désir le plus profond, contre sa chair qui dépérit, contre chacune de ses journées, contre son avenir...

... qu'elle subit la loi inexorable de la myopathie, qui la tient maintenant dans une chaise d'infirme, qui l'affaiblit et la paralyse toujours plus, de mois en mois.

La foi n'est jamais autant la foi que lorsqu'elle affronte l'échec, le non-exaucement. La foi de cette femme n'a pas de grands élans, elle n'est pas auréolée d'alléluias. Mais c'est la foi ! Toute nue.

Quand je la visite, je la trouve lasse, en souci pour son mari et ses enfants, abattue, refusant l'épreuve imposée et l'acceptant tout en même temps. Et je découvre chez elle, envers et contre tout, une espèce d'obstination de sa foi qui, faiblement mais avec ténacité, résiste à la dictature de la réalité.

La foi est totalement le don de Dieu, et non pas le produit de notre effort et de notre spiritualité. Cette femme, avec un beau courage, tient. Elle tient faiblement et fermement dans la foi qui lui est donnée. Elle exerce, sans en être consciente, un vrai prophétisme démonstratif.

À sa manière, elle réussit.

Elle a réussi déjà, il y a trois ans, quand elle a assisté au décès de son frère, mort de la même maladie.

Elle a réussi encore à vaincre, l'automne dernier : sa propre sœur, en proie à de grandes difficultés, tourmentée dans son esprit, profondément affaiblie dans sa volonté, un matin s'est enlevé la vie qui lui était devenue à charge.

Ainsi elle a perdu son frère. Elle a perdu sa sœur. Ses parents sont bien atteints dans leur santé.

L'autre jour, je lui ai donné une image.

Lorsque j'étais petit gamin et que j'entendais le voisin qui arrivait au bas de la charrière avec son attelage, je me précipitais à sa rencontre. Et j'exerçais à moi tout seul une fonction éminemment importante : Quand le cheval s'était arc-bouté pour tirer son chargement sur une dizaine de mètres, en pente raide, et qu'il s'arrêtait pour souffler, je saisis aussitôt un sabot de bois que je coinçais sous la roue. Le cheval alors pouvait relâcher sa traction et reprendre des forces avant l'élan suivant.

C'est le sabot de bois — et les siens aussi! — qui lui permettaient, d'étape en étape, de parvenir au haut de la charrière. En vérité, c'était moi, le gamin, qui était à l'origine du succès de l'entreprise!!

J'en étais très fier.

C'est pourquoi je dis à cette femme si éprouvée: je suis en admiration devant toi, ton mari et tes enfants. Ça «côte» très dur pour vous tous. Il y a des jours où vous semblez ne plus avoir l'énergie d'aller plus loin. Et puis voilà que vous résistez, vous refaites quelques mètres. Vous vous empêchez de reculer.

Vous continuerez car votre espérance ne vient pas de vous. Ce n'est pas vous, ni vos états d'âme, ni vos états de service qui créent votre foi. Jésus-Christ lui-même est la source de votre courage. C'est pourquoi vous tiendrez. Nous tiendrons avec vous. Alors continuez: à la fois dans une totale insécurité quant à vous-mêmes, mais dans une totale assurance quant au Seigneur.

«Crantez-vous» sur lui!

Il est impossible que vous ne soyez pas touchés par aucun doute, par aucune inquiétude, par aucune révolte: mais poussez le coin sous la roue! Le coin de la Parole de Dieu. La Parole de la foi! La promesse de l'Écriture! Ce que Dieu dit! Vous n'avancez pas par la joie, vous avancez par la foi.

Écoutez Calvin:

«Or celui qui, en bataillant contre son infirmité, s'efforce en ses détresses de persister dans la foi et de s'y avancer est déjà victorieux pour la plus grande partie.»
(Comm. Ps. 27: 14.)

En Jésus Ressuscité, vous êtes déjà victorieux pour la plus grande partie. Un jour, quand vous connaîtrez comme vous avez été connus, vous direz avec l'apôtre, en toute

connaissance de cause: «*Nous savons que toutes choses ont concouru ensemble à notre bien.*» (cf. Ro 8 : 28.)

* * *

Expérience personnelle

Mes propos, jusqu'ici, pourraient paraître, malgré mes précautions, ceux d'un observateur compatissant qui n'aurait pas lui-même goûté à la souffrance profonde et à l'échec. Il n'en est rien. J'ajoute donc ici quelques mots de mon expérience personnelle.

Dieu a été très bon pour moi et les miens: il a permis que je connaisse la plus grande détresse de mon existence dans le cadre privilégié d'une communauté chaleureuse.

J'ai expérimenté «le 36^e dessous» (cf Daninos), les affres de la dépression prolongée, la perte du désir de vivre. J'ai connu progressivement le mouvement giratoire des pensées qui s'emballent, incontrôlables et noires. J'ai connu la peur au ventre et l'angoisse qui dévorent notre propre substance intime. L'incessante remise en question et la culpabilité démesurée qui minent en profondeur. La perte du sentiment d'identité, l'incapacité de toute activité. La sensation d'une solitude grandissante, d'un abandon, d'une mort...

En un mot: l'échec de ma vie. Mais non pas l'échec de ma foi! D'une foi «don de Dieu».

Je n'avancerai pas plus loin dans la description de cette crise dépressive aiguë. Sa compréhension demanderait du temps, beaucoup de nuances et tout autant de précautions. Pour ne pas dire des bêtises! À l'heure où les journaux viennent de nous apprendre qu'un Suisse sur quatre passe une fois ou l'autre par une sérieuse phase dépressive, il

convient d'être prudent et instruit dans ce domaine avant que d'en parler précipitamment.

Je désire donc inscrire cette maladie dans son décor concret plutôt que de théoriser à son sujet. Et dire comment l'Esprit de Dieu a travaillé pour me soutenir dans l'épreuve.

Il a mis, à mes côtés, très souvent des hommes ou des femmes par qui il m'a fait des signes, pour que je ne sombre pas dans l'abattement total. Ils m'ont apporté fidèlement la Parole de Dieu. C'est dans leurs yeux que j'ai vu briller la petite flamme bleue de l'espérance et d'indéfectible amitié, que j'ai appris à ne pas désespérer fondamentalement de moi et de Dieu.

Je rends grâce à Dieu avec une reconnaissance infinie, pour la femme qu'il m'a donnée comme vis-à-vis, Simone, qui a combattu avec acharnement, sans jamais concéder une quelconque autorité, aucune légitimité, aucune raison d'être, aux forces de destruction qui cherchaient à m'anéantir.

Nous en connaissons d'autres il est vrai, qui avec le même farouche courage et la même ténacité ont soutenu un combat spirituel sans répit, en résistant jusqu'au bout sans obtenir pour leur conjoint bien-aimé ce qui avait été promis. Mais ils ont reçu par leur foi un bon témoignage (Héb. 12:39). Avec l'assurance et la consolation que bientôt viendra « la fin de celui qui pressure, que le pillage est à son terme et que celui qui piétine disparaîtra du pays. » (Es. 15:4.)

Je rends grâce à Dieu pour nos quatre filles qui ont continué à vivre joyeusement à nos côtés, mettant chaque jour un peu de soleil et de chaleureuse affection dans la maison, malgré leur peine.

Au plus fort des difficultés, nous avons été conduits à solliciter l'aide d'un excellent psychiatre. Celui-ci m'a

posé une seule question, celle qui devait lui accorder à mes yeux une grande autorité :

— Si je vous soigne, est-ce que vous obéirez ?

Pour un pasteur, c'est une demande difficile à satisfaire ! J'ai obéi à cet homme de science et j'ai avalé, en confiance, toutes les pilules qu'il m'a successivement ordonnées !

La traversée a été longue.

Un jour, une femme dans l'Église a posé son regard sur moi, m'a regardé vraiment dans les yeux, sans broncher. Elle m'a dit alors :

— Je te trouve très courageux.

C'était bien la qualité qui paraissait, par expérience et sensation, me manquer le plus cruellement.

— ... Je te trouve très courageux. Tu es au cœur d'un défi. Celui que l'Ennemi t'a lancé devant le Seigneur, en voulant te faire craquer et abdiquer. Mais ce n'est pas possible. Tu es déjà vainqueur.

Ce regard et cette parole, ce jour-là, cela a valu plus qu'une pleine bibliothèque théologique !

* * *

Le sursaut

Le sursaut de la confiance n'est pas toujours provoqué par une exhortation à la confiance. Mais il est réveillé par un « signe de vie » ordinairement simple, humble et précaire, vrai, nu. Ce signe émane habituellement d'un être qui lui aussi a connu, sous une forme ou une autre, la vie au travers de la mort. Son sourire dit à lui tout seul que les puissances de la mort ne sont pas les plus fortes.

Ce jour-là, j'ai eu le sentiment d'avoir été compris. Dans le mystère de ma souffrance et de ma destinée personnelle.

Or, c'est justement parce qu'elles n'ont pas été entendues en profondeur que certaines dépressions sont à rechutes ou chroniques. N'ayant pas été vraiment écoutées, elles en sont réduites à se répéter. Comme les plaintes d'un petit enfant que ses parents n'entendent pas.

Un autre signe de vie :

Dans ces moments d'angoisse profonde, j'allais souvent m'enfermer, comme pour accorder mes pensées de détresse à la pénombre. Un après-midi, de plein été, plein de chaleur et de lumière, alors que je pleurais mon impuissance et ma douleur, j'ai entendu soudain mon voisin rire bruyamment dans la cour de la ferme voisine.

Aux éclats, d'un rire franc, généreux. Ce rire, qui tranchait dans le silence de l'après-midi, m'a paru venir d'un autre monde. De celui dont j'avais été chassé par la maladie et qui semblait me rappeler à lui. Ce rire a pénétré mes ombres, comme un rire... « prophétique », qui m'aurait dit :

— Hé ! La vie est là ! la vie continue ! il y a une place pour toi ! il y a un avenir qui t'attend. Tout n'est pas dit. Lève-toi, mets-toi sur tes jambes.

Sors... !

Ce rire, cet après-midi, m'a désenclavé de moi-même.

Il faudrait ajouter encore la multitude des signes de l'amitié fidèle de tellement de frères et de sœurs, tout au long de ces mois. Ils m'ont été nécessaires pour cranter mon espérance et faire à nouveau surface dans le monde des vivants.

De tous ces amis qui — je le dis encore craintivement — m'ont aidé à faire de cette crise une chance. Une occasion de larguer des sécurités vieilles, de m'ouvrir à la nouveauté de l'Esprit.

* * *

Offrir son manque

Il y a toujours, dans la vie d'un individu en détresse :

- Une première marche qu'il lui faut gravir pour remonter de la cave,
- un bout de chemin qu'il peut déjà entamer.
- un pilotis, pour s'arracher au marais, et auquel il peut déjà s'accrocher,
- un coin qu'il peut mettre derrière sa roue pour ne pas reculer plus,
- un cran qu'il faut lever pour se dégager du bournier.
- un lieu de sa personne ébranlée où il trouve encore une prise intacte pour s'élever.

Un jour, à Paris, après des mois d'inactivité, j'ai été obligé de remplacer, pour le message du culte, un pasteur soudainement absent. J'étais, avec Simone, devant un texte qui nous était donné et qui me laissait sans inspiration aucune. Quand soudain s'est imposée à nous cette parole : **« Ami, prête-moi trois pains, car je n'ai rien à offrir »** (Luc 11 : 6). Celle-ci devint, paradoxalement, la trame de la prédication !

— Un pasteur peut-il offrir quelque chose quand il a les mains vides ? Réponse : il peut offrir son manque !

Il faut donc lui réclamer cet effort : offrir son manque, son incapacité, son doute, son désespoir, sa maladie, sa souffrance, pour participer lui-même à son propre relèvement. Bien sûr, ce discours pourrait paraître volontariste, à la force du poignet. Comme allant dans le sens de ceux qui, bêtement, affirment : « Il faut te secouer ! » Ce serait le cas si le St-Esprit lui-même, en réponse à notre prière apparemment inexaucée, n'accordait pas justement le vouloir et le faire. Avec la foi pour agir, et encore la force nécessaire pour réussir.

Tenter une démarche dynamique auprès d'une personne affaiblie dans son psychisme n'est légitime que si nous sommes nous-mêmes sous la conduite du Saint-Esprit et animé par sa force.

* * *

Terminer par l'essentiel

À l'heure où les théories humanistes fleurissent jusque dans l'Église, à l'heure où beaucoup de thérapies analysent l'homme, ses ressources, ses potentialités, ses capacités et le renvoient à une auto-guérison de son caractère, de son comportement, de ses relations, donc à son impuissance essentielle...

... dans l'Église de Jésus-Christ, nous prêchons Jésus-Christ !

Nous connaissons Jésus-Christ, notre espérance.

Nous connaissons sa mort et sa résurrection qui sont gages d'un avenir favorable, d'une repentance acceptée, d'un pardon généreusement offert.

Dès lors, nous annonçons la possibilité de l'homme nouveau en Christ, qui par lui triomphe de son échec fondamental, de son péché confessé :

- en communiant par la foi à son Sauveur,
- en s'ouvrant aux « communications du Saint-Esprit selon sa volonté... »

Or on peut parfois craindre que la prédication de la Croix se dissolve au profit de vaines démarches prétendument libératrices. On peut craindre la conséquence de cette perte de substance évangélique : à savoir une banalisation du péché inhérent à toute créature, une minimisation de l'œuvre libératrice de l'Esprit-Saint et de son action surnaturelle, transcendante, parmi nous.

C'est pourquoi nous proclamons : « *Nous ne voyons **pas encore** que toutes choses lui soient soumises... mais nous contemplons Jésus, couronné de gloire et d'honneur.* » (Héb. 2 : 8-9.) Jésus-Christ, Sauveur et Seigneur, a reçu des mains du Père l'Esprit qu'il a répandu sur nous. Pour nous rendre victorieux de nos faiblesses ou pour nous les faire supporter avec foi.

* * *

Le prophète Esaïe a fait autrefois l'annonce, prophétique, de la venue du Fils de Dieu. Celui qui nous a été donné, qui vit maintenant parmi nous, qui agit en notre faveur, qui s'active à nos côtés.

Le prophète déclare qu'on l'appellera « *Admirable, Conseiller, Dieu puissant, Père éternel, Prince de la Paix.* » (Es. 9 : 5.) Tel est Jésus, maintenant, ici, pour nous : Admirable...

C'est Lui que nous contemplons, c'est sur Lui que nous crantons notre espérance.

